

**Ecole Nationale
Supérieure de
Bibliothécaires**

**Université des
Sciences Sociales
Grenoble II**

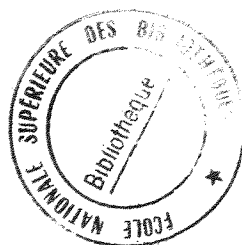
**Institut d'Etudes
Politiques**

**DESS Direction de
projets culturels**

Annie BRIGANT

La Suède et ses belles étrangères

La littérature étrangère dans les
bibliothèques publiques suédoises



1991

M

17

1991

sommaire

INTRODUCTION.....	3
1. LE LIVRE ETRANGER DANS LES BIBLIOTHEQUES SUEDOISES.....	5
1.1 Le contexte des bibliothèques publiques.....	5
1.2 Le circuit du livre étranger.....	12
1.2.1 Les bibliothèques.....	12
1.2.2 Les acteurs extérieurs : l'Etat et le marché du livre.....	23
2. LITTERATURE ETRANGERE ET REALITE CULTURELLE SUEDOISE.....	28
2.1 Le paysage suédois de la littérature étrangère.....	28
2.1.1 Un paysage cloisonné.....	29
2.1.2 Le prisme des bibliothèques.....	46
2.2 Culture et politique en Suède.....	51
2.2.1 Objectif lecture publique.....	51
2.2.2 La culture encadrée.....	53
CONCLUSION.....	57
BIBLIOGRAPHIE	58

Introduction

L'apprentissage d'une langue et la familiarisation progressive avec une culture étrangère sont des expériences passionnantes qui, menées en profondeur, modifient la conscience que l'on a de sa propre identité.

Si chacun mène pour soi, au travers de pratiques individuelles, cette "épreuve de l'étranger", il n'y engage pas moins sa position de sujet culturel et social. C'est l'idée selon laquelle chaque culture est - aussi - définie par le rapport qu'elle entretient avec les autres cultures, qui a été déterminante dans le choix de ce sujet de recherche.

La recherche bibliographique présentait dès l'abord la Suède comme un cas exemplaire : un pays bilingue, siège de la Fondation Nobel, traditionnellement ouvert aux influences européennes et très marqué par la culture anglo-saxonne. Les observations menées dans les bibliothèques publiques de Stockholm ont visé dans un premier temps, d'une part à mettre à jour les éventuelles particularités du traitement bibliothéconomique des fonds de littérature étrangère, et d'autre part à mesurer le degré de multiculturalisme de l'offre des bibliothèques et des choix des lecteurs suédois. Diverses sources statistiques ont été utilisées à cette fin : enquêtes du Conseil national pour les affaires culturelles - rapport annuel sur le livre, rapport national sur la politique culturelle suédoise -, annuaire statistique des pays nordiques, travaux de chercheurs sur la production littéraire et les prêts de littérature, et bien-sûr statistiques des fonds et prêts des différentes bibliothèques visitées.

La littérature étrangère est un objet d'étude à double versant : littérature traduite et littérature en langue originale, elle-même répartie entre livres en langues scolaires et livres destinés aux immigrants. Si cette dernière catégorie était à l'origine exclue du champ de recherche, les pratiques qui lui sont associées se révèlent significatives de la politique de la lecture publique et de la vision suédoise de la littérature étrangère ; c'est à ce double titre qu'un développement lui sera consacré au cours de ce mémoire.

Au fil des visites de bibliothèques, une analyse plus affinée des goûts littéraires des lecteurs suédois s'est peu à peu révélée indispensable à la compréhension de certains faits "mystérieux" : Comment expliquer ainsi l'indifférence des lecteurs à l'égard de la littérature des autres pays scandinaves, pourtant si proches par l'histoire et la culture ? Quelle est l'origine du décalage entre l'image suédoise de la littérature française et l'actualité littéraire en France ?

La seconde partie de ce travail consistera donc à mettre en relief les caractéristiques du "paysage" suédois de la littérature étrangère, telles qu'elles ressortent des chiffres de prêt des bibliothèques publiques mais surtout des entretiens avec les professionnels du livre et les lecteurs ; description étayée par divers faits de l'histoire culturelle et de la vie politique et économique suédoises. On tentera également de cerner le rôle spécifique joué par la bibliothèque parmi les instances qui contribuent à modeler ce paysage.

Plus que dans la nature des affinités culturelles ainsi dégagées, le "particularisme sué-

dois" semble tenir dans un certain désintérêt des Suédois pour l'échange culturel et la découverte des littératures étrangères, dont les signes transparaisaient dès les premiers temps de l'observation.

La pertinence de la catégorie-même de littérature étrangère pour l'analyse des politiques bibliothéconomiques et des pratiques de lecture se trouve dès lors mise en question, quel que soit par ailleurs l'intérêt de cet angle d'approche sur la vie culturelle suédoise.

1. Le livre étranger dans les bibliothèques publiques suédoises

Les fonds de littérature étrangère, au même titre que toute autre partie des collections d'une bibliothèque publique, évoluent de manière spécifique en fonction des priorités des bibliothécaires, des demandes des lecteurs, du marché du livre et plus largement du contexte socio-culturel. Cependant, tout en suivant une logique propre, ils participent également de la dynamique générale de la lecture publique. Un bref retour sur l'histoire et l'organisation des bibliothèques publiques suédoises permettra ainsi de rendre compte d'un certain nombre de faits statistiques et de caractéristiques concernant les collections de livres étrangers.

1.1 Le contexte des bibliothèques publiques

Le tableau statistique général des bibliothèques publiques est impressionnant et explique en partie le respect qu'inspire le "modèle suédois". Selon le *Rapport national sur la politique culturelle suédoise* (1990), les fonds des bibliothèques publiques regroupent 45,5 millions de volumes, contre 33 millions en 1976, ce qui représente une croissance de 37%. 2,4 millions de volumes ont été achetés dans l'ensemble du réseau en 1986 contre 2 millions en 1976, soit une augmentation de 20%. Ce même rapport indique que le budget global des bibliothèques municipales s'est maintenu à un niveau constant depuis 1976 compte tenu de l'inflation (535 millions de couronnes en 1976, 749 en 1985), et ce en dépit des craintes liées à une détérioration des finances municipales. On note également que la part des acquisitions dans le budget est restée inchangée depuis 1976 (16% des dépenses totales) compte tenu de l'inflation. Selon un article d'Hervé Corvellec intitulé "Comparaison Suède-France de l'économie du secteur du livre", les dépenses d'acquisition s'élevaient en 1986 à 34,3 couronnes par habitant (contre 11,60FF en France) et le nombre d'ouvrages disponibles par habitant était de 5,4 (contre 1,5 en France).

Le nombre d'heures d'ouverture et les chiffres de fréquentation sont en progression constante. On remarque ainsi que le pourcentage de la population fréquentant les bibliothèques a augmenté rapidement depuis 76. En 1990, au cours des 12 mois précédant la publication du rapport du Conseil de l'Europe, plus de 6 personnes sur 10 se sont rendues dans une bibliothèque au cours des 12 derniers mois. La fréquentation se serait étendue ces dernières années à de nouvelles catégories de population. Entre 1969 et 1983, le pourcentage d'usagers réguliers se serait également accru, et ce particulièrement à la fin des années 70 et au début des années 80. Il faut noter ici que ces dernières tendances d'une part s'appliquent à tous les types de bibliothèques et d'autre part qu'elles ne permettent pas de rendre compte des écarts entre ville et campagne et entre catégories sociales.

Un environnement aussi favorable avait toutes les chances de rejaillir positivement sur l'état de santé des fonds de littérature étrangère.

Si l'on doute un instant de l'importance réellement accordée à la littérature étrangère par les bibliothèques publiques suédoises, une première visite à la Bibliothèque Centrale suffit à dissiper toute inquiétude. Il faut dire que Gunnar Asplund, architecte de ce bâtiment de 1927 dont les Stockholmsois sont si fiers, n'a pas ménagé ses effets. L'entrée du temple, marquée par deux portiques néo-classiques, ouvre sur un escalier imposant qui débouche au pied d'un immense donjon, situé au coeur de l'édifice et abritant sur trois étages l'ensemble des "belles lettres". L'oeil, attiré par la lumière tombant du sommet, glisse sur des inscriptions en caractères dorés : espanol, portugues, po polsku, ceske, nederlands... D'un seul regard circulaire, le visiteur perçoit ainsi à la fois la présence massive de la littérature en langues étrangères, dont les volumes couvrent l'ensemble des rayonnages de la galerie supérieure, et la diversité des cultures représentées.

La consultation des statistiques du fonds de la salle 6 - c'est-à-dire le "donjon", consacré à la littérature - confirme pleinement cette vision. Au 31 décembre 1989, la salle 6 regroupait à elle seule 87.346 volumes en langue étrangère sur un total de 201.503 volumes, non comprises les langues dites "scolaires" (français, allemand, anglais et langues nordiques). Plus de 80 langues sont représentées, du chinois au bulgare en passant par l'estonien et le tamoul. Parmi elles, une cinquantaine environ font l'objet d'acquisitions régulières. Sur l'ensemble de la bibliothèque, 150.000 couronnes ont été consacrées aux langues dites "immigrées" en 1990, sur un budget d'acquisition total de 2,85 millions de couronnes. Quant aux fonds de langues scolaires, ils sont constamment alimentés : 11.000 Kr (couronnes suédoises) pour la littérature allemande en langue originale en 1990, 17.000 kr pour la littérature danoise, 20.000kr pour la littérature française et 70.000 pour la littérature anglaise.

En ce qui concerne les livres en suédois, le budget d'acquisition de la Bibliothèque centrale ménage une place équivalente à la littérature suédoise d'un côté (160.000kr en 90) et aux traductions en suédois de l'autre (185.000kr). Si l'on regarde un instant la disposition de ces deux fonds, qui sont contigus l'un par rapport à l'autre, on remarque qu'ils divisent en deux demi-cercles les rayonnages du rez-de-chaussée. On s'aperçoit ainsi que les lettres étrangères occupent à elles seules les deux-tiers de cet espace fortement symbolique que la Bibliothèque centrale consacre à la littérature.

Les statistiques de la bibliothèque tous départements confondus sont tout aussi édifiantes. Signalons simplement que la Bibliothèque centrale est abonnée à 632 journaux et magazines en 43 langues, et qu'elle regroupe au total 645.000 volumes dont 125.000 en langues étrangères.

Au regard de ce "monstre", qui se trouve être le principal pôle du réseau de Stockholm, la bibliothèque de Skärholmen, principal établissement de la banlieue sud-ouest de Stockholm, paraît bien modeste avec ses 77.000 volumes. Du point de vue des collections de littérature étrangère, elle présente cependant, toutes proportions gardées, le même niveau de fourniture de documents : sur 16.000 volumes de littérature, elle compte en effet 6.500 volumes de littérature suédoise, 5.000 volumes de traductions et 4.500 volumes de littérature en langue étrangère. Si le fonds de littérature suédoise occupe donc la première place, les livres en langue étrangère représentent 28% de l'ensemble du fonds de littérature et la littérature étrangère, traductions et langues étrangères confon-

dues, 60% de ce même fonds.

De même le petit fonds quelque peu vieilli de littérature en langue étrangère de Gröndal (proche banlieue, au Sud-Ouest de Stockholm) est-il proportionnel à la taille du fonds de littérature générale.

Ainsi le rapport dégagé ci-dessus (un tiers de littérature suédoise, deux tiers de littérature étrangère) peut-il être considéré comme une constante dans les bibliothèques publiques, au delà de l'inégalité de leurs ressources.

Ces résultats extrêmement positifs s'accommodent en effet d'une très grande disparité entre les prestations offertes par les quelques 2.000 unités du réseau national. L'explication en est simple. Les 284 municipalités financent en effet la lecture publique à hauteur de 92% ; d'où l'extrême dépendance des bibliothèques municipales vis-à-vis de l'état des finances locales. Ainsi, tandis que les grandes municipalités investissent dans des bâtiments de prestige et des technologies de pointe, les communes les plus modestes se contentent de maintenir à flot, souvent non sans peine, les collections de leurs bibliothèques.

On crut dans les années 70 que ce fossé entre bibliothèques des petites et grandes villes ne cesserait de se creuser. Ces inégalités semblaient ne pouvoir être résolues que par l'injection massive de ressources financières dans le réseau national et l'édiction de normes garantissant aux bibliothèques publiques un niveau minimal de ressources. Des voix se sont alors élevées en faveur d'un élargissement des compétences des autorités centrales au delà d'une simple fonction de préservation de la cohésion du réseau.

La faiblesse de la réaction de l'Etat n'a pas eu les conséquences redoutées puisque, après s'être quelque peu aggravés au cours des années 70 (aux dires-mêmes du très officiel *Scandinavian Public Library Quaterly*), les écarts entre les communes se sont atténués au cours des quinze dernières années. Cette évolution peut s'expliquer en partie par la rationalisation des réseaux municipaux qui s'est traduite par la fermeture de 150 annexes au cours des années 80, principalement dans les zones rurales ; à noter que les tendances les plus récentes semblent cependant marquer un retour à la "lecture publique de proximité" par la reconstitution d'un tissu de petites unités. L'homogénéisation relative du réseau est surtout due cependant aux efforts financiers des petites municipalités qui ont considérablement renforcé le budget et le personnel de leurs bibliothèques : dans bien des cas, celles-ci sont l'unique réceptacle des subventions culturelles municipales ; parallèlement, les bibliothèques des plus grandes villes connaissaient un certain ralentissement de leur croissance.

Quelque soit la taille des communes, la bibliothèque demeure en Suède le lieu par excellence de l'action culturelle municipale : sur les 404 couronnes par tête d'habitant en moyenne consacrées chaque année par les municipalités à la culture, 216 reviennent aux bibliothèques, selon l'annuaire statistique officiel de 1990.

La constitution d'un réseau performant de lecture publique s'est ainsi effectuée en Suède sans intervention directe de l'Etat, mais non sans quelques discrets coups de gouvernail.

L'originalité de ce modèle de développement, fondé sur une subtile répartition des attributions entre le pouvoir central et les collectivités locales, mérite d'être soulignée.

Au cours du vingtième siècle l'Etat n'a eu de cesse de réaffirmer l'importance qu'il accordait aux bibliothèques comme pivot de la formation individuelle. Sans aller jusqu'à élaborer une véritable politique de lecture publique, il a proclamé à plusieurs reprises un certain nombre de grandes lignes directrices à l'intention des municipalités.

Ainsi, dès 1949, le rapport officiel "Bibliothèques publiques et scolaires" plaçait l'action des bibliothèques publiques sous le signe de la diffusion, de la formation et de l'ouverture aux publics minoritaires. C'est le projet de loi gouvernemental de 1985 qui forme la base de la politique actuelle en matière de lecture publique ; quatre grandes lignes directrices sont proposées aux autorités municipales : promotion du livre et de la lecture, libre accès pour tous à l'information, développement des activités décentralisées - bibliothèques implantées sur les lieux de travail, crèches, hôpitaux...-, et efforts en faveur du public des enfants dans le sens d'une attention plus soutenue à leurs besoins particuliers. Parallèlement, l'Etat se donnait pour priorité la réduction des inégalités entre les communes.

L'attribution des subventions municipales, aussi modestes soient-elles (34 millions de couronnes en 1988, soit environ 34 millions de francs), constitue un argument en faveur de l'application de ces grands principes. L'Etat dispose de plus d'un canal d'influence sous la forme du "Conseil national pour les affaires culturelles" (*Statens Kulturråd*) créé en 1974 est. Cette institution exerce un important rôle d'innovation en matière bibliothéconomique et de réflexion sur les modèles de coopération entre bibliothèques. Le gouvernement a cependant pris soin de faire également figurer parmi ses attributions l'évaluation de ses propres actions en fonction des objectifs qu'il s'est lui-même fixé, signe de sa volonté de donner à la politique culturelle un fonctionnement démocratique.

Comme nous le verrons plus loin, la constitution des fonds de littérature étrangère n'a pas échappé à cette influence discrète mais efficace.

Pourtant, en dépit de l'exercice de ce "droit de regard", le modèle d'organisation des affaires culturelles en Suède n'en reste pas moins fondé sur l'autonomie des collectivités territoriales. La naissance des bibliothèques suédoises est essentiellement due à l'initiative locale : c'est grâce aux organisations syndicales et aux mouvements d'éducation populaire, unis par une même foi dans les bienfaits de la lecture, que s'est développée une myriade de petites institutions à l'origine du réseau national de bibliothèques publiques. L'Etat suédois, loin de chercher à la contrer, s'est inscrit dans cette tradition anti-centralisatrice ; ainsi, en dépit de nombreuses pressions, il a non seulement maintenu les subventions municipales à un faible niveau, mais s'est également distingué des autres pays nordiques en refusant d'édicter toute loi d'orientation générale sur les bibliothèques publiques.

Dans ce contexte, et en l'absence de véritable pression de nature financière, la mise en oeuvre par les communes des grands objectifs proclamés par l'Etat ne peut être que le signe d'un accord profond autour d'une certaine conception de la lecture publique. La

question de la gratuité du prêt est révélatrice de ce haut degré de consensus autour d'une certaine conception de la lecture publique. Bien que le Parlement ait pris position dans ce sens, chaque municipalité est théoriquement libre de faire payer à ses lecteurs les services rendus ; pourtant, toutes se sont jusqu'à présent abstenues de prendre une telle mesure, que ce soit sous la forme d'une participation proportionnelle au nombre de livres empruntés ou, comme cela est pratiqué en France, d'un droit d'inscription.

L'un des fruits de l'indépendance municipale est la remarquable capacité d'adaptation des bibliothèques suédoises au contexte socio-culturel dans lequel elles sont implantées. La grande marge de manoeuvre qui leur est octroyée par l'Etat mais aussi par les municipalités dont elles dépendent leur permet de coller au plus près aux besoins des publics tels qu'ils se manifestent en situation. Nous montrerons par la suite comment cette remarquable souplesse se traduit dans les acquisitions de littérature étrangère.

Cet enracinement dans l'environnement local doublé d'un attachement prioritaire à la diffusion et au service du public ont donc constitué pour le développement des fonds de littérature étrangère un environnement porteur. D'une manière plus générale, les bibliothèques suédoises paraissent bien devoir leur prospérité à l'effet conjugué des principes proclamés par l'Etat et de l'action des collectivités territoriales, au centre desquels la lecture publique n'a cessé d'occuper une place de choix.

Les chiffres de prêt apportent une première ombre à ce tableau idyllique. Certes les données actuelles ne sont guère alarmantes. Les bibliothèques publiques affichent un taux de 8,5 prêts par habitant et par an, ce qui les place dans une position intermédiaire par rapport aux pays nordiques et largement dominante par rapport à la France (2,3 prêts par habitant en 1989). Si l'on se reporte aux chiffres cités plus haut, la corrélation entre l'effort financier consenti et les chiffres de prêt et de fréquentation paraît évidente.

69,4 millions de livres ont été empruntés en 1990 (pour un total de 46,5 millions de volumes), dont 25 millions de romans et recueils de nouvelles (soit 34%). La littérature étrangère y tient une place importante, puisque 59% des prêts de littérature sont composés de livres étrangers. Ces chiffres cependant ont suivi ces dernières années une tendance à la baisse suffisamment marquée pour être soulignée. En 1983 en effet, 77 millions de livres avaient été empruntés dont 39% de littérature ; en 6 ans, on assiste donc à une chute de 10%. L'année 1983 fait à ce titre figure de point culminant, puisque cette "performance" quantitative était l'aboutissement d'une courbe nettement ascendante (47 millions de prêts en 1960, 74 en 1976).

Ces chiffres pourraient paraître en contradiction avec la progression de la lecture signalée par le rapport national sur la politique culturelle. Celui-ci met en effet l'accent sur la progression lente mais régulière de la lecture depuis la fin des années 60, qui se traduit par la baisse du pourcentage d'adultes ne lisant jamais de livres (25%) et par la généralisation de cette pratique dans l'ensemble de la population, en dépit de l'influence croissante des autres media. Il convient d'ailleurs de noter que ce sont les livres - et non les périodiques - qui bénéficient le plus de cette conjoncture favorable. Ces bons résultats

seraient liés à l'augmentation générale du niveau scolaire et, dans une moindre mesure, à la politique de promotion de la lecture, autant de facteurs qui devraient également rejaillir sur les performances des bibliothèques.

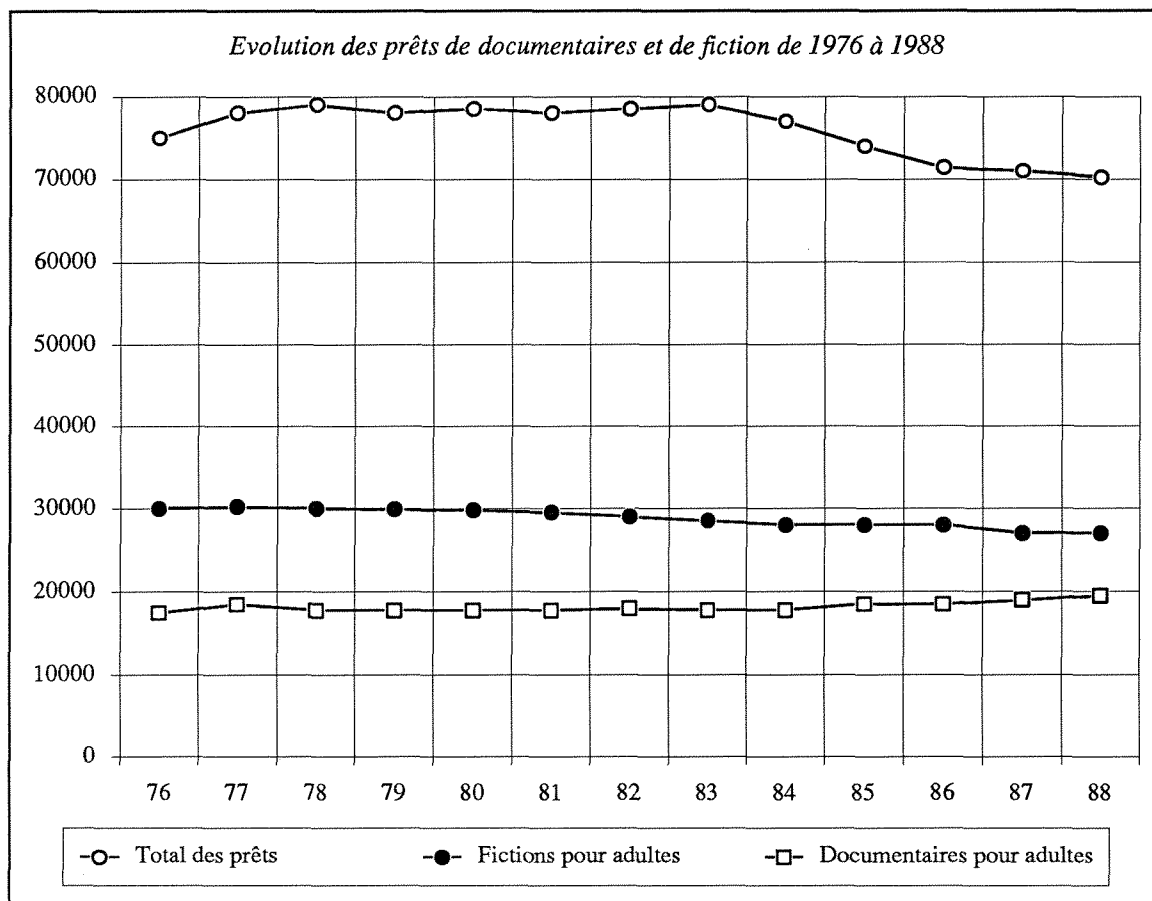
En fait, la chute des prêts se révèle être largement compensée par les achats individuels de livres. Entre 73 et 86, les ventes de livres ont augmenté de 35%. Si l'augmentation des ventes de livres s'est ralentie depuis 85, le nombre d'acheteurs a progressé, et particulièrement la clientèle des grandes surfaces et clubs de livres qui se recrute principalement parmi les habitants des villes de plus de 50.000 habitants ; en revanche, les prêts de livres ont baissé de manière tout-à-fait insignifiante dans les petites villes dépourvues de librairie. Notons toutefois qu'en dépit de cette évolution récente, le niveau de fréquentation des bibliothèques et la durée quotidienne de lecture des ruraux et citadins sont loin d'être comparables.

De même la baisse du nombre de prêts semble-t-elle à première vue paradoxale au regard de l'augmentation du nombre de visiteurs. Une hypothèse permet de rendre compte de ce paradoxe : l'intensification de la fréquentation pourrait être due à la place de plus en plus importante que prendraient certains services bibliothéconomiques, supplantant progressivement le prêt, vocation première des bibliothèques publiques. Les données statistiques vont tout-à-fait dans ce sens. Une étude menée en 1985 révèle ainsi que sur les 85 millions de visites reçues par les bibliothèques publiques cette année-là, 23 millions étaient motivées par l'emprunt de livres, 8 millions par la quête d'une information, et 28 millions par la lecture de journaux et magazines. Les pratiques de lecture des immigrés, très demandeurs de périodiques en langues étrangères, pourraient en partie expliquer ce dernier chiffre.

On semble ainsi assister à une certaine marginalisation du rôle du livre par rapport à d'autres supports et media dans les pratiques des usagers. Les rédacteurs du rapport sur la politique culturelle, tout comme Tomas Lindman, auteur d'un article intitulé *Libraries in Sweden* publié par l'Institut Suédois, analysent les changements perçus dans les usages des bibliothèques comme la conséquence directe du développement des services de référence et d'information. Selon les premiers, la pression des lecteurs, avides d'information technique et scientifique, d'outils d'auto-formation et de nouvelles technologies aurait conduit les bibliothécaires à développer de véritables médiathèques. Tomas Lindman renverse la perspective en faisant de la création de services d'information performants (avec consultation de bases de données) et de l'implantation des nouveaux media et supports (videodisques, CD-ROM...) la cause principale de la croissance de la fréquentation.

La chute des prêts ne sonne donc pas, loin s'en faut, le déclin des bibliothèques publiques suédoises. On assiste bien plutôt à un glissement des priorités au détriment de l'une des fonctions traditionnelles des bibliothèques, la diffusion du livre. Au delà de facteurs exogènes tels que l'informatisation et l'introduction du son et de l'image au coeur de la bibliothèque, il convient cependant de s'interroger sur cette relative désaffection vis-à-vis du livre. Il s'avère en fait que l'évolution négative des prêts ne touche pas uniquement l'ensemble des fonds, mais concerne essentiellement la littérature pour adultes - et notamment la fiction étrangère -, tandis que les documentaires sont au contraire en pro-

gression constante depuis les cinq dernières années . Le graphique ci-dessous illustre cette tendance.



La part de la fiction pour adultes dans les prêts (35%) par rapport à celle des documentaires aurait encore reculé au cours des trois dernières années.

Cette évolution apparaît certes en pleine concordance avec le goût croissant des lecteurs pour l'information scientifique et technique (notamment en matière d'environnement et de conditions de travail), lié à l'augmentation générale du niveau d'éducation. Elle pourrait cependant être également symptomatique d'un certain nombre de failles dans la constitution et la mise en valeur des fonds de littérature qui conduirait les lecteurs, non plus à se détourner de ce type de lectures, mais à recourir plus fréquemment aux librairies pour satisfaire leurs besoins dans ce domaine.

La question est de savoir si la littérature étrangère - traductions d'une part, littérature en langue originale de l'autre - subit au même titre que la littérature suédoise cette situation de relative dépression. Une description du circuit du livre étranger dans les bibliothèques sera l'occasion de porter un premier jugement sur le "comportement" de ces fonds et leur éventuel degré de "résistance" dans une telle conjoncture.

1.2 Le circuit du livre étranger

1.2.1 Les bibliothèques

La réalité des bibliothèques suédoises est truffée d'apparentes contradictions. Que ce réseau largement décentralisé soit dominé par une institution chargée de l'ensemble des traitements du livre n'est pas le moindre des paradoxes.

"*Bibliotekstjänst*" est le "Sésame" de la lecture publique en Suède. Cette société anonyme à buts non lucratifs, fondée en 1951 par l'Association des bibliothèques suédoises, offre aux bibliothèques une gamme complète de services depuis les commandes aux éditeurs jusqu'à la reliure en passant par la classification et le catalogage. Son activité cependant ne se limite pas au livre à proprement parler, puisqu'elle propose également du mobilier pour bibliothèques et qu'elle a mis au point un système informatique appelé BUMS (S.G.B.D. et catalogue collectif) à l'usage des bibliothèques publiques. Outre la section "lecture publique" qui nous intéresse ici, elle comporte une section pour les membres individuels ainsi que deux sections pour les bibliothèques scolaires et de recherche.

Le souci de rationalisation - mot d'ordre et raison d'être du "BTJ"- a progressivement imposé cette polyvalence. Accroître l'efficacité des bibliothèques en termes de coûts et de rapidité d'exécution par la centralisation d'un certain nombre de tâches était l'idée originelle ; l'interdépendance des opérations bibliothéconomiques a fait le reste.

Il n'est pas une bibliothèque publique en Suède qui n'utilise au moins partiellement les services du BTJ. Si l'on sait par ailleurs que son chiffre d'affaires est assuré à 75% par le département "Medias", on comprend sans peine que la description de ses activités soit un passage obligé pour toute étude portant sur les fonds des bibliothèques suédoises.

Le service spécialisé dans le livre au sein du département "Médias" est appelé "service de reliure collectif". A en juger uniquement par cette expression, le BTJ se contenterait d'exécuter des tâches matérielles. Il se révèle en fait profondément impliqué aux côtés des bibliothèques dans le travail d'acquisition, dont il s'agit maintenant de reconstituer les différentes étapes.

Par le filtre du BTJ passe la totalité des 5.000 titres publiés environ chaque année en Suède. Plus précisément, tout ce que les maisons d'édition jugent de quelque intérêt pour les bibliothèques suédoises - c'est-à-dire l'ensemble de la production nationale à l'exclusion des pamphlets et des ouvrages extrêmement spécialisés - est examiné par le service. Ce sont en effet les éditeurs eux-mêmes qui expédient au BTJ leurs nouveautés, sans même attendre qu'elles figurent sur les rayons des librairies. Dès sa création en effet, le BTJ a exigé de recevoir les livres à l'état d'épreuves afin de réduire les temps de traitement, quitte à se contenter au départ de passer seulement en revue un petit nombre d'ouvrages. Sa position de force sur le marché des bibliothèques lui permet aujourd'hui d'être le premier informé de toutes les nouvelles parutions.

L'une des fonctions stratégiques qu'exerce le BTJ est la diffusion immédiate de cette précieuse information à travers l'ensemble du réseau. Celle-ci ne se limite pas cependant à la description bibliographique des ouvrages ; l'intérêt de ce système est en effet de permettre aux bibliothèques de sélectionner dès cette étape les titres qui les intéressent et d'en passer commande. Les listes de nouvelles parutions publiées deux fois par mois par le BTJ comportent donc également une évaluation de leur contenu.

Pour ce faire, le BTJ a constitué une équipe de 500 "lecteurs". Extérieurs au service, ils sont pour la plupart bibliothécaires ou enseignants. Leurs critiques sont systématiquement publiées, quelque soit l'avis formulé. Lorsqu'elles s'avèrent contradictoires avec les commentaires parus dans la presse, l'ouvrage passe entre les mains d'un second "lecteur". Quant aux livres pour enfants, ils sont toujours soumis à deux évaluations.

Il est intéressant toutefois de noter dès à présent que ces règles immuables. Seuls les livres recevant une critique positive figuraient à l'origine sur les listes du BTJ. Aux dires de Birgitta Sköld, auteur de l'article "Central book acquisition service in Scandinavia" (*Scandinavia Public Library Quaterly*, 1975), la situation est rapidement devenue intenable : les rejets paraissaient fréquemment arbitraires et incohérents, touchant des ouvrages de qualité visiblement très inégale. De plus, les bibliothécaires se trouvaient spoliés par les "lecteurs" du travail de sélection qui leur revient de droit. D'où l'idée de publier également les critiques négatives.

Les opposants à cette réforme craignaient que les bibliothécaires fassent désormais preuve dans leurs choix d'un laxisme coupable. Selon Birgitta Sköld, la parution systématique des critiques leur donne en fait un caractère moins décisif; les critiques se sentent du coup moins tenus à modérer leurs propos, ce qui se ressent dans les achats de littérature "de divertissement".

Le système antérieur a cependant perduré dans le traitement de la littérature en langues étrangères, en raison bien évidemment du volume de la production mondiale. Si l'on s'en tient aux seuls ouvrages accessibles en Suède, une couverture exhaustive serait proprement illusoire. Environ 2.000 titres sont actuellement passés en revue.

Le traitement de la littérature en langues étrangères est en fait relativement récent. C'est en 1973-74 que le BTJ a commencé à publier des critiques de livres en finnois, serbo-croate et turque, afin d'aider les bibliothèques à constituer des fonds pour les communautés immigrées. Actuellement paraissent deux listes mensuelles : une liste concernant les diverses langues des minorités linguistiques présentes en Suède - désignées en raccourci sous l'expression "langues immigrées" - et une liste pour les publications en anglais, allemand, français, danois et norvégien, dites "langues scolaires". Il va de soi que l'avis des critiques est ici bien plus déterminant pour les bibliothécaires que dans le cas des livres en suédois.

Au sein des bibliothèques elles-mêmes, la procédure suivie est relativement similaire d'un établissement à l'autre. Un comité d'acquisitions, dans lequel les différentes sections de la bibliothèque ainsi que les annexes sont représentées, examine les listes du BTJ et constitue sa propre liste de commandes. Les réunions d'acquisitions sont généra-

lement programmées en fonction du calendrier du BTJ, qui transmet à intervalles réguliers les commandes groupées aux éditeurs.

L'intérêt financier de la centralisation des achats est loin d'être négligeable. Le prix des livres est en effet très élevé en Suède comme dans les autres pays scandinaves : la modeste taille du bassin linguistique oblige à limiter les tirages, ce qui se répercute sur les coûts de production. Le système du BTJ permet d'obtenir des réductions de 15 à 25% par rapport aux prix "recommandés" - depuis l'abolition du prix unique - par les éditeurs.

S'il est vrai que toutes les bibliothèques utilisent les services du BTJ, il arrive que certaines d'entre elles utilisent d'autres outils pour mener à bien leurs acquisitions. Pour les grandes bibliothèques, les listes de littérature étrangère se révèlent largement insuffisantes face aux demandes des lecteurs. Tove Persson, bibliothécaire à Malmö, a clairement exposé ce problème au Congrès de l'IFLA de Stockholm, dans une intervention consacrée aux acquisitions en Scandinavie. La bibliothèque municipale de Malmö achète chaque année 10.000 titres - en plusieurs exemplaires -, dont la moitié en langues étrangères. On comprend l'absolue nécessité pour un tel établissement d'avoir recours à d'autres sources d'information. Les bibliothécaires suivent ainsi les pages littéraires des journaux et magazines étrangers, et entretiennent des contacts avec des libraires dans quelques 40 pays. Ce sont des consultants extérieurs - généralement des professeurs de langue - qui les assistent pour les langues les moins parlées en Europe.

Le personnel des centres et instituts culturels étrangers fait également parfois office d'"expert" en littérature étrangère. La bibliothécaire du centre culturel français de Stockholm est ainsi fréquemment amenée à exercer ce travail de conseil sur la littérature française auprès des bibliothèques publiques de la capitale ; elle s'employait d'ailleurs à diffuser le *Bulletin critique du livre français* auprès des bibliothécaires intéressés, jusqu'à la mort récente de ce périodique.

Lorsqu'il s'agit de s'informer sur les parutions étrangères, les bibliothécaires suédois ont cependant sur leurs collègues d'autres pays un avantage de taille : celui d'avoir à leur disposition une institution faisant figure d'autorité non seulement nationale mais internationale en matière de littérature mondiale. Le travail préparatoire à l'attribution du prix Nobel de littérature consiste en effet pour le Comité Nobel à suivre l'évolution générale des littératures étrangères et à lancer des enquêtes sur les auteurs de tel ou tel pays. La production de 31 pays est passée en revue en langue originale, les traductions françaises ou anglaises étant le seul moyen d'accès aux autres littératures. L'intérêt des jugements émis par le Comité Nobel, outre l'amplitude de son champ de vision, est le type de regard qu'il porte sur les oeuvres. Loin de chercher à émettre un jugement immédiat, il s'applique à évaluer la représentativité des auteurs dans la littérature de leur pays. Ainsi, le recours aux traductions pour les langues "rares", bien que dommageable pour l'appréciation du style, comporte l'avantage de fournir une première indication sur le renom des auteurs dans les autres pays européens.

Si les bibliothécaires ont peu l'occasion de consulter les rapports du Comité Nobel et de l'Institut - le groupe d'experts qui en dépend -, ils paraissent néanmoins retirer de la pré-

sence de cette institution, par le canal de la presse notamment, une ouverture sur la vie culturelle à l'étranger et surtout une vision globale de la littérature mondiale.

Lorsque les choix portent sur des titres ne figurant pas sur les listes du BTJ, les bibliothèques s'adressent à de grandes librairies ou à des distributeurs spécialisés. Ainsi la Bibliothèque centrale de Stockholm utilise-t-elle les services des distributeurs "Almqvist & Wixel" et "Sous la rampe" pour les livres en français.

Les acquisitions de littérature destinée aux immigrés n'empruntent pas de voix fondamentalement différentes. C'est par le canal du BTJ et à partir de sa liste mensuelle que la majorité des titres sont achetés, même s'il est fait parfois recours à des sources d'information extérieures. Ainsi l'article "Swedish public library service for immigrants" (*SPLQ*, 1974) fait-il allusion aux missions à l'étranger de bibliothécaires-linguistes chargés d'effectuer sur place des commandes groupées. Si ces acquisitions revêtent en Suède un caractère spécifique, c'est en raison de leur importance quantitative et de l'attention particulière que leur accorde l'Etat.

En 1985, les bibliothèques publiques comptaient 1,5 millions de volumes de littérature "pour immigrés", en 60 langues. Cette impressionnante situation est l'effet d'un tournant dans la politique suédoise vis-à-vis des immigrés, jusqu'alors relativement assimilationniste. En dehors de considérations purement idéologiques - dont il ne faut pas négliger la prégnance en Suède -, il s'agissait de faire face à la croissance de la population immigrée : sur 8 millions d'habitants, 1 million sont aujourd'hui immigrés ou enfants d'immigrés, parmi lesquels 47% de ressortissants des pays nordiques, 32% des autres pays européens et 21% du reste du monde. C'est en 1975 que le Parlement a posé les bases de cette nouvelle politique. Elle consacrait l'idée de l'égalité de droits et de devoirs des étrangers et des nationaux ; parmi ces droits figure la libre expression de l'identité culturelle. Rien de très original apparemment, pour une démocratie occidentale.

Là où l'attitude des gouvernements suédois attire particulièrement l'attention, c'est dans la mise en pratique de ces grands principes. En 1976, les étrangers résidant en Suède depuis plus de trois ans se sont ainsi vus accorder le droit de vote aux élections locales, tandis que la mise en place d'un système d'enseignement en langue étrangère pour les enfants d'immigrés devenait obligatoire pour les municipalités. La volonté de donner aux immigrés les moyens de préserver leur héritage culturel a également trouvé dans les bibliothèques une traduction immédiate.

Dès 1972 en effet, le Conseil National pour les Affaires Culturelles adressait aux municipalités une série de recommandations portant notamment sur le nombre de volumes souhaitable par immigré en fonction de la taille du groupe linguistique. L'idée était de tendre vers un niveau de fourniture de documents équivalent pour les étrangers et les nationaux, soit 3 volumes par habitants. Une telle exigence aurait pesé trop lourdement sur le budget des communes ; d'où l'idée d'une aide financière de l'Etat dans ce domaine particulier.

C'est en 1976 qu'a été instauré le subventionnement des acquisitions de livres pour immigrés. Cette injection massive de ressources financières (5 millions de couronnes par an) ne pouvait avoir qu'un effet positif sur l'accroissement des collections. Selon le principe de la parité quantitative, ce sont les bibliothèques situées en zone de forte densité de population immigrée qui ont le plus profité de cette mesure.

Il en est ainsi de Rinkeby, communauté de 14.000 habitants, située dans la grande banlieue Nord-Ouest de Stockholm ; plus de 9.000 personnes d'origine étrangère y résident, soit environ 66% de la population totale. Sur un fonds de 18.488 volumes, la bibliothèque de Rinkeby possédait en 1988 9.760 volumes en langue étrangère ; et si les statistiques de la bibliothèque ne distinguent pas traductions et littérature suédoise, on peut néanmoins avancer sans risque d'erreur que la part des livres étrangers - langues étrangères et traductions confondues- dans le fonds de littérature atteint aisément ce pourcentage.

Les statistiques de la bibliothèque mettent également en évidence l'étroite correspondance entre l'importance d'une communauté nationale et la place occupée par sa culture et sa langue dans le fonds. Ainsi les 5 groupes linguistiques les plus nombreux correspondent-ils aux 5 langues les mieux représentées : le finlandais, le grec, l'espagnol, le turque et l'arabe. Le même phénomène a pu être observé à Gröndal et Skärholmen.

Ce parallélisme ne va pas cependant jusqu'au respect strict de la parité entre nombre de volumes et nombre d'habitants. On remarque ainsi que les Espagnols disposent d'un nombre plus élevé de volumes par habitant que les communautés parlant les autres langues citées. C'est que les bibliothécaires, selon leurs propres dires, s'appliquent, au delà du souci quantitatif, à respecter les habitudes de lecture de chaque groupe telles qu'ils les perçoivent dans leur pratique quotidienne.

Ainsi les immigrés iraniens de fraîche date sont-ils réputés pour leur bagage culturel, par lequel ils se distingueraient d'autres communautés telles que les Yougoslaves. D'où l'accent porté dans les acquisitions sur les classiques de la littérature iranienne mais aussi française ou russe en langue iranienne. Les Turques au contraire préféreraient lire leurs propres auteurs, ce qui conduit les bibliothécaires à se détourner des traductions de littérature étrangère en turque au profit de la littérature nationale. Si les Finlandais disposent par habitant d'un grand nombre de volumes dans leur propre langue, c'est qu'ils manifestent un goût marqué pour la lecture ; et c'est pour répondre à la demande d'un lectorat maîtrisant parfois assez mal le suédois et l'anglais écrit que les acquisitions réservent une place importante aux traductions de littérature étrangère en finnois.

Cet affranchissement de la règle quantitative se traduit d'ailleurs de manière plus marquée encore au niveau national où, comme le montre le tableau ci-après, les diverses communautés représentées bénéficient d'un nombre très variable de volumes par habitant. Les chiffres du bas du tableau sont cependant moins significatifs en raison du faible nombre de volumes en cause. La moyenne de 7,5 volumes par habitant, que l'on obtient en cumulant l'ensemble du tableau, tombe à 4,4 si l'on prend seulement en compte les fonds de plus de 20.000 volumes.

*Répartition des langues dans les fonds étrangers des bibliothèques publiques en 1985
(hors langues scolaires)*

	NOMBRE DE VOLUMES	NOMBRE D'INDIVIDUS	NOMBRE DE VOLUMES PAR INDIVIDU
Finnois	742 332	138 622	5,3
Espagnol	110 118	17 403	6,3
Danois	78 572	25 105	3,0
Norvégien	54 279	26 445	2,0
Polonais	51 896	15 455	3,3
Italien	26 460	4 009	6,6
Chinois	15 068	1 104	13,6
Russe	14 129	1 093	12,9
Portugais	10 281	2 143	4,8
Islandais	7 292	3 436	2,1
Estonien	5 681	286	19,8
Hollandais	4 956	2 237	2,1
Japonais	2 873	1 114	2,5
Letton	2 389	97	24,6
Lituanien	114	30	3,8

Cette bonne performance n'aurait pu être atteinte sans l'appui des bibliothèques de comté ("länsbiblioteken") et des centres de prêt régionaux ("lanecentralen"). Si l'on songe en effet que 166 des 284 communes suédoises ont moins de 20.000 habitants, on comprend la nécessité vitale pour les bibliothèques municipales d'un réseau hiérarchisé permettant de satisfaire les besoins de toutes les catégories de lecteurs en évitant le saupoudrage des crédits locaux.

Les 24 bibliothèques de comté et les 3 centres de prêt ont en effet pour mission principale de constituer des collections de livres difficiles d'accès car non disponibles chez les éditeurs suédois ou peu demandés - ce qui concerne aussi bien la littérature en langues étrangère que la littérature scientifique très spécialisée - et d'effectuer des dépôts auprès des bibliothèques municipales. Le rôle central joué par ces deux institutions dans les acquisitions de livres pour immigrés est confirmé d'année en année par la part croissante qui leur revient dans l'attribution des crédits de l'Etat. Notons toutefois que les bibliothèques de comté sont principalement financées par les "Conseils généraux" ("County councils").

Afin d'éviter tout chevauchement des compétences au sein du réseau, des règles précises ont été instituées. Le tableau ci-dessous extrait de *Det mangesprakige biblioteket* indique le niveau d'intervention précis de chacun des trois échelons dans les acquisitions de

littérature en langues étrangères. Si les limites fournies en termes de taille des groupes linguistiques demeurent valides, le nombre de volumes par habitant devrait subir une révision à la hausse au regard des chiffres donnés ci-dessous.

Niveau de fourniture de livres en langues étrangères par habitant

	+ de 100 individus par groupe linguistique dans une commune	+ de 100 individus par groupe linguistique dans un département	- de 100 individus par groupe linguistique dans un département
BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE	2	—	—
BIBLIOTHEQUE DEPARTEMENTALE	0,8	2,8	—
CENTRE DE PRET	0,2	0,2	3
TOTAL	3	3	3

Ce principe quantitatif est doublé d'une "ligne de partage des langues" : en effet, contrairement aux bibliothèques de comté, les centres régionaux traitent uniquement les livres "pour immigrés". Chaque centre est responsable d'un certain nombre de langues dans lesquelles il effectue des dépôts auprès des bibliothèques de comté et répond à des demandes individuelles de prêt inter-bibliothèques : Umea, centre de prêt de la région Nord, est chargé du lapon, Malmö, centre de la région Sud, du danois, albanais, estonien, grec, flamand, italien, islandais, letton, macédonien, polonais, portugais, russe, serbo-croate, slovène, tchèque, hongrois et Stockholm pour le centre de la Suède du finnois, espagnol, arabe, turque, bengali, bulgare, gujurati, hébreu, indien, indonésien, japonais, catalan (sic), chinois, kurde, malais, iranien, roumain, swahili, thaï, urdu et vietnamien.

On notera au passage que l'italien, le danois, le finnois sont ici considérés comme des "langues immigrées" (traduction littérale de "immigrant languages") par opposition aux "langues scolaires", étiquettes sur lesquelles il sera nécessaire de revenir ultérieurement.

Dans les dépôts, un traitement différent est réservé aux langues immigrées et aux langues scolaires : les livres pour immigrés sont en effet fournis "en masse", en fonction du nombre de lecteurs concernés dans la bibliothèque demandeuse ; les livres en anglais, allemand ou français sont par contre fournis au regard d'une liste précise de titres.

Le pourcentage des "langues immigrées" et des "langues scolaires" dans les dépôts des bibliothèques de comté varie fortement d'un lieu à l'autre et reflète la structure des besoins documentaires de chaque région en matière de livres étrangers. Les livres en anglais, allemand, français, norvégien, danois et finnois représentent ainsi 28% des dépôts de la bibliothèque de comté de Stockholm, 65% de celle de Göteborg et 100% de celle du Norrbotens. Face à une forte population immigrée, les bibliothèques de cette région ont en effet donné la priorité aux langues minoritaires dans leurs acquisitions et ne peu-

vent donc faire face à toutes les demandes de livres en langues scolaires ; à l'inverse, les bibliothèques de la région de Stockholm sont très bien pourvues en langues scolaires, des crédits substantiels leur permettant de répondre aux demandes de lecteurs qui, de par l'"effet capitale", détiennent un niveau culturel plus élevé que la moyenne suédoise.

L'existence d'un réseau hiérarchisé garantit donc à la fois l'adaptation des fonds aux conditions locales et le respect de normes nationales, la satisfaction des demandes documentaires les plus pointues et le maintien d'un tissu de petites annexes répondant aux besoins immédiats de la population.

Qu'ils soient commandés par les établissements ou reçus sous forme de dépôts, les volumes subissent, avant de parvenir sur les rayonnages, une série de traitements qui les rendent aptes au prêt. Dans le cas des livres achetés par le canal du BTJ, ces opérations sont centralisées : catalogage, indexation et reliure sont pris en charge par les services concernés du département "médias". Le laps de temps séparant le moment de la commande de celui de la diffusion se trouve ainsi considérablement réduit. La centralisation du catalogage permet l'alimentation d'une base bibliographique de plus de 600.000 titres en 1980, permettant le déchargement des données dans les systèmes informatiques locaux. La littérature en langues étrangères fait l'objet d'un catalogue particulier, le "catalogue collectif des acquisitions étrangères", rassemblant les notices de tous les ouvrages étrangers achetés par les plus grandes bibliothèques publiques suédoises ; il sert de référence pour le prêt entre bibliothèques, et est un outil particulièrement précieux pour la littérature "immigrée", grâce à sa classification par langues. Les ouvrages achetés sans passer par l'intermédiaire du BTJ (et particulièrement les livres en langues étrangères) font l'objet d'un catalogage "maison" ; ces fiches sont envoyées par les bibliothèques au BTJ, qui les rassemble dans un catalogue spécifique.

En l'absence d'indexation alphabétique matière centralisée, ce sont les indices de la classification suédoise qui figurent sur les fiches de catalogage. Ce système de classification, mis au point par le BTJ, est utilisé avec quelques variantes dans toutes les bibliothèques publiques. L'utilisation de lettres est le premier trait distinctif de la classification suédoise ; l'ensemble de la lettre H est ainsi réservé à la littérature. Cette classe est subdivisée par genre (romans, nouvelles, théâtre, poésie, essais) et par langue. Dans le traitement de la littérature, la classification suédoise se démarque donc de la Dewey ou de la CDU par l'absence de distinction a priori entre romans et littérature : c'est le critère linguistique qui prime. Chaque langue est ainsi dotée d'un indice, lui-même subdivisible : He pour la littérature anglaise, Heq pour la littérature américaine. Un roman finnois et un roman norvégien traduit en finnois se trouveront ainsi classés au même endroit. Suivant la taille de leur fonds, les bibliothèques décident du niveau d'indice à retenir pour classer les volumes.

Si la littérature suédoise et les traductions en suédois portent des indices différents (Hc et Hce), les bibliothèques leur décernent en général un espace commun ; à Stockholm cependant, traductions et auteurs suédois occupent deux espaces contigus mais séparés. L'usage inverse n'en demeure pas moins le plus répandu, tant sur les rayonnages que

dans les bibliographies. Ainsi le BTJ mélange-t-il tous les livres en suédois dans une liste commune sous le titre "vuxenböcker" (livres pour adultes), présentant dans une seconde liste l'ensemble des livres en langues étrangères. La primauté du critère linguistique implique aussi de regrouper fiction et documentaires d'une même langue. L'effet est particulièrement spectaculaire dans les bibliothèques possédant un large fonds étranger ; la bibliothèque de Rinkeby se présente ainsi comme une série d'espaces hermétiques réservés à chaque domaine linguistique, dans lesquels se trouvent successivement disposés fiction pour adultes, documentaires pour adultes et enfants, et fiction pour enfants. Toutefois, dans les grandes bibliothèques ayant un fort lectorat bilingue, les documentaires en anglais sont classés avec les documentaires en suédois.

Dans le classement des ouvrages et dans la répartition des crédits d'acquisition, les bibliothèques suédoises font donc preuve de la même souplesse. La marge de manoeuvre dont elles disposent se trouve cependant plus limitée lorsqu'il s'agit de stocker les millions de volumes distribués chaque année par le BTJ et les bibliothèques de comté au titre de dépôts. Or, le problème peut devenir préoccupant dans le cas de certains grands établissements, engorgés par l'arrivée continue d'une masse de nouveaux ouvrages. Le manque d'espace se fait particulièrement sentir pour le stockage de la littérature en langues immigrées qui, comme nous l'avons vu, bénéficie de substantiels crédits d'acquisition distribués par le gouvernement. La Bibliothèque centrale de Stockholm s'est ainsi vue contrainte de transférer une partie de ses collections de livres pour immigrés dans un dépôt situé en banlieue. On parvient ainsi à une situation paradoxale où les bibliothèques suédoises se trouvent parfois victimes de leur propre richesse.

Il semblerait pourtant absurde de présumer que les bibliothèques puissent atteindre un point où la taille de leurs fonds dépasse les besoins potentiels de leur lectorat, qui par nature ne peuvent être connus et sont extensibles. Les collections de livres pour immigrés des bibliothèques suédoises, aussi abondantes soient-elles, ne peuvent être considérées comme excessives au regard de l'importance de la population étrangère. Au delà de l'exigüité des locaux dont certains établissements peuvent se plaindre à juste titre, les problèmes de stockage amènent nécessairement à s'interroger sur la diffusion des ouvrages : les résultats du prêt pour les fonds étrangers sont-ils proportionnels à l'effort d'acquisition fourni dans ce domaine ?

Le tableau de la page 21, extrait d'un rapport du Conseil pour les affaires culturelles intitulé *Boken - en översikt* (1987), permet de comparer les taux de rotation des collections de livres en 16 langues d'un échantillon de 25 bibliothèques publiques en 1985.

On remarque tout d'abord l'extrême diversité de ces taux : d'un côté des fonds récemment constitués (chinois, polonais) en réponse à l'arrivée de nouveaux immigrés, et selon toute évidence encore insuffisants par rapport à la demande ; de l'autre des fonds "traditionnels" - la littérature nordique étant représentée depuis l'origine dans les collections des bibliothèques suédoises -, visiblement délaissés par les lecteurs. Parmi les langues scolaires, l'anglais confirme sa prédominance. Or, selon la même source, la Suède est, par rapport à la Norvège et au Danemark, le pays où ce poids est le plus écrasant. La

Taux de rotation des fonds étrangers dans 25 bibliothèques publiques (1985)

	NOMBRE DE VOLUMES	NOMBRE DE PRETS	TAUX DE ROTATION
Chinois	5 798	10 516	1,81
Polonais	24 563	37 419	1,52
Espagnol	38 830	46 397	1,19
Anglais	321 531	373 318	1,16
Suédois	9 926 000	10 880 000	1,10
Islandais	4 274	3 403	0,80
Japonais	416	330	0,79
Portugais	5 436	4 215	0,78
Finnois	259 097	198 068	0,76
Français	50 437	34 547	0,69
Allemand	88 585	61 516	0,69
Italien	12 221	8 109	0,66
Russe	6 769	4 169	0,62
Hollandais	2 098	1 737	0,60
Danois	58 861	27 700	0,47
Norvégien	31 215	11 247	0,36

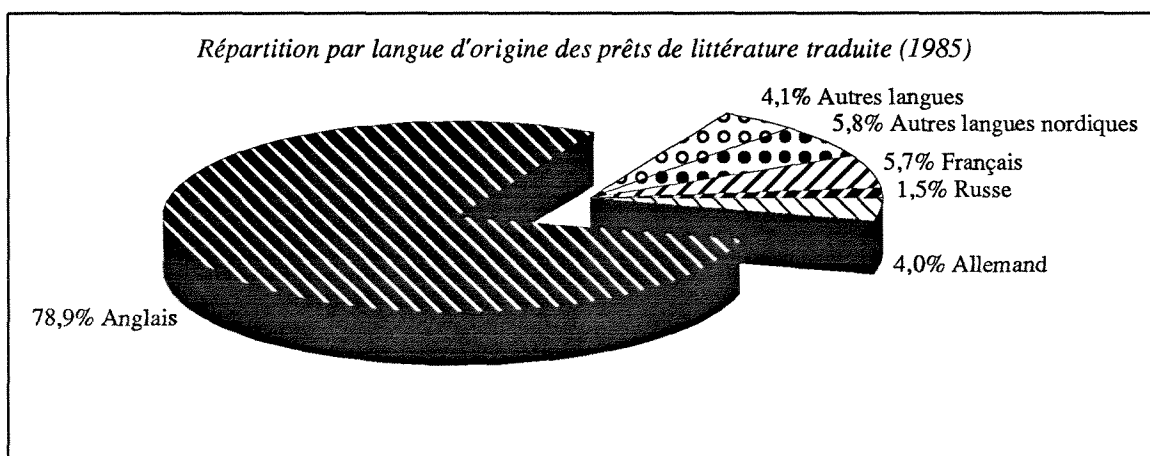
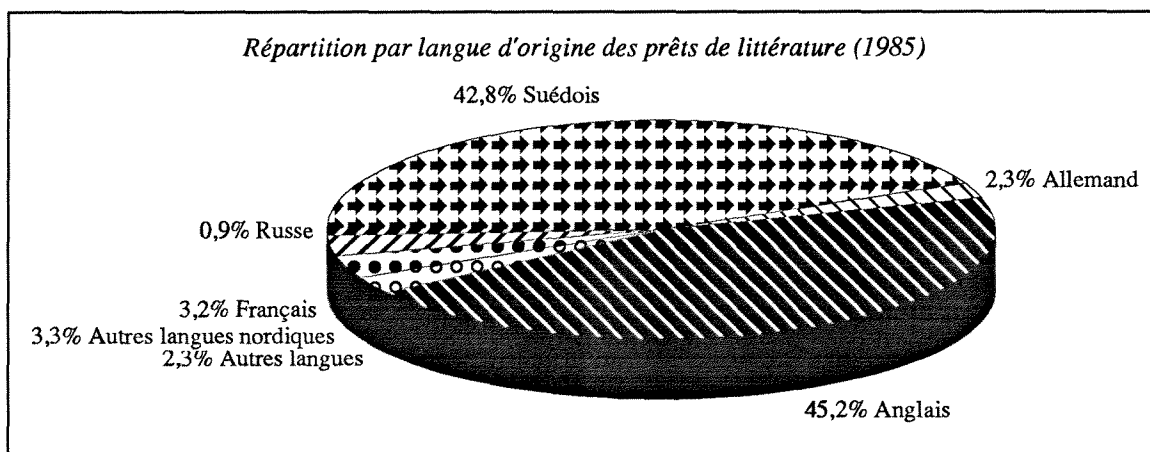
situation de bilinguisme que l'on retrouve dans ces deux pays ne saurait donc suffire à elle seule à rendre compte de cet état de fait, qui sera analysé ultérieurement.

Une seconde constatation s'impose : le taux de rotation du fonds suédois est supérieur à la moyenne des taux des fonds étrangers figurant sur ce tableau. Selon le rapport européen sur la politique culturelle suédoise, une grande partie des collections de littérature pour immigrés est en fait relativement peu empruntée : dans 10 langues seulement, les livres étrangers sortent en moyenne plus d'une fois par an.

Le multiculturalisme des fonds semble en fait trouver dans les prêts un écho assourdi. L'extrême diversité des pays - 60 - et des langues - 32 - représentés dans les prêts de littérature pour adultes ne saurait en effet faire oublier la forte concentration de ces prêts sur 2 langues (suédois et anglais) et 3 pays (Suède, Grande Bretagne et Etats-Unis). L'Europe de l'Est (soit 9 pays dont l'URSS) représente seulement 2% des prêts, l'Amérique centrale et latine, l'Afrique et l'Asie confondues 1% des prêts. Le suédois demeure de très loin la langue dominante du prêt : en 1985, sur l'ensemble des volumes empruntés dans les bibliothèques suédoises (fiction et documentaires), 10 millions étaient des livres en suédois et 15 millions des livres étrangers. Ce qui est vrai de l'ensemble des prêts l'est a fortiori de la fiction : en 1985 toujours, 87% des 26 millions de prêts de littérature pour adultes étaient constitués de livres écrits en suédois ou traduits de l'anglais en suédois.

Si l'on s'en tient maintenant aux livres en suédois, on s'aperçoit que la littérature suédoise demeure également "compétitive" par rapport aux traductions : en 1987, sur les 85 titres de littérature les plus empruntés dans les bibliothèques publiques, 48% seulement étaient des traductions.

Les graphiques suivants permettent de situer la place des traductions des différentes langues scolaires par rapport à l'ensemble des prêts de livres en suédois d'une part, et par rapport à l'ensemble des prêts de traductions d'autre part. Se trouvent ainsi confirmés la "bonne tenue" de la littérature suédoise, le faible poids de la littérature nordique et l'importance prépondérante de la littérature anglaise. Précisons ici que les 44% de littérature anglaise se répartissent approximativement de la façon suivante : Grande-Bretagne 24%, Etats-Unis 20%. Quant au rôle négligeable des "autres langues", il pose la question des efforts menés en Suède pour traduire la littérature des populations immigrées.



Ces quelques chiffres ne permettent pas toutefois de dessiner un tableau général des lectures étrangères des usagers des bibliothèques suédoises. Les données statistiques concernant les fonds et les prêts de littérature en langues étrangères sont abondantes et précises ; la distribution des subventions pour l'acquisition de littérature en langues immigrées est en effet l'occasion d'évaluations quantitatives régulières. Les traductions par contre sont avant tout considérées - dans la classification comme dans les tableaux statistiques - comme des livres en suédois et ne font donc pas l'objet d'observations particulières. La littérature étrangère, c'est-à-dire l'ensemble des livres étrangers qu'ils soient en langue étrangère ou en traduction suédoise, n'est pas en elle-même considérée dans les bibliothèques comme une réalité statistique.

Les conclusions que l'on peut tirer à partir de ces données sont donc nécessairement

fragmentées : d'un côté la littérature en langues étrangères ne tient pas dans les pratiques de lecture la place que l'on pourrait escompter au regard des ambitions multiculturelles officiellement affichées, tout en demeurant l'un des traits marquants des bibliothèques suédoises ; de l'autre la fiction traduite constitue - avec 57,6% - la part la plus importante des lectures de littérature en suédois, sans que l'on puisse pour autant parler d'un désintérêt même relatif des Suédois vis-à-vis de leur propre littérature.

Une façon simple de rendre compte de cette situation complexe est de mettre en relation la structure des prêts et celle des fonds : la mise à la disposition du lecteur d'un large choix de littérature nationale et étrangère est en effet la condition de la diversification de ses intérêts. Toutefois, l'orientation des fonds résulte entre autres, au delà du travail de sélection des bibliothécaires, de l'état du marché du livre et de la politique du livre de l'Etat. Or, les acteurs politiques et économiques se révèlent ici exercer sur la production et la diffusion de la littérature étrangère des influences divergentes qui pourraient expliquer partiellement l'impossibilité de dégager une tendance nette des prêts des bibliothèques.

1.2.2 Les acteurs extérieurs

L'initiative la plus marquante de l'Etat dans le domaine du livre étranger est l'aide financière apportée aux bibliothèques pour l'acquisition de littérature pour les communautés immigrées, qui s'accompagne d'ailleurs d'un soutien à l'édition dans ces langues. Ces actions tendent à porter de l'ombre sur d'autres formes de subventionnement pourtant bien plus significatives pour notre propos : l'aide à l'édition et le "droit de prêt public". En effet, en finançant l'achat de livres pour les immigrés, l'Etat n'est pas amené à prendre position en faveur de la littérature nationale ou de la littérature étrangère. Par contre, la répartition de ces deux types de subventions entre fiction suédoise et fiction traduite permet de juger de la façon dont l'Etat gère l'opposition entre ouverture culturelle et défense de la littérature nationale.

Le "droit de prêt public", dont l'origine remonte à 1954, se présente comme une indemnisation collective versée par l'Etat aux auteurs suédois mais aussi aux auteurs résidant en Suède et aux traducteurs, pour l'utilisation de leurs oeuvres dans les bibliothèques publiques et scolaires. Un certain nombre de centimes par volume emprunté est ainsi versé au Fonds des auteurs suédois, qui fonctionne à la manière d'un "système de sécurité" privilégiant les jeunes écrivains et traducteurs de talent par rapport aux auteurs de best-sellers. Contrebalancer la perte de gains engendrée par le prêt gratuit était une idée originale et particulièrement adaptée à un pays où la survie des écrivains est rendue aléatoire par la taille du bassin linguistique.

L'extension à partir de 1982 de ce système aux traducteurs, s'il procédait du même souci d'alléger pour des professionnels du livre suédois le poids des impératifs économiques, n'en constitue pas moins une forme de brèche dans la défense de la littérature nationale. Toutefois, les compensations pour les prêts de traductions sont de moitié inférieures à celles versées pour les prêts d'oeuvres originales, et leur part demeure marginale dans l'ensemble des versements. Dans une étude sur les prêts de littérature, Yngve Lindung montre de plus à l'aide d'un tableau statistique que les écrivains suédois les plus em-

pruntés donnent lieu à des reversements comparativement plus importants que les écrivains étrangers (au titre de l'aide aux traducteurs).

On s'attendrait de même à ce que les aides aux éditeurs, instituées en 1975, soient exclusivement versées pour la publication d'oeuvres littéraires suédoises. Or, l'objectif officiellement poursuivi - tel qu'il se trouve exprimé dans les amendements de 1985 - est la mise à la disposition de chaque citoyen de la gamme la plus large possible d'oeuvres de qualité. Il était dès lors logique d'inclure les classiques de la littérature mondiale - c'est-à-dire des oeuvres parues depuis au moins 20 ans - ainsi que la fiction étrangère en traduction suédoise (hors best-sellers anglo-saxons). Sont primées dans ce cas à la fois la qualité littéraire de l'oeuvre et celle de la traduction.

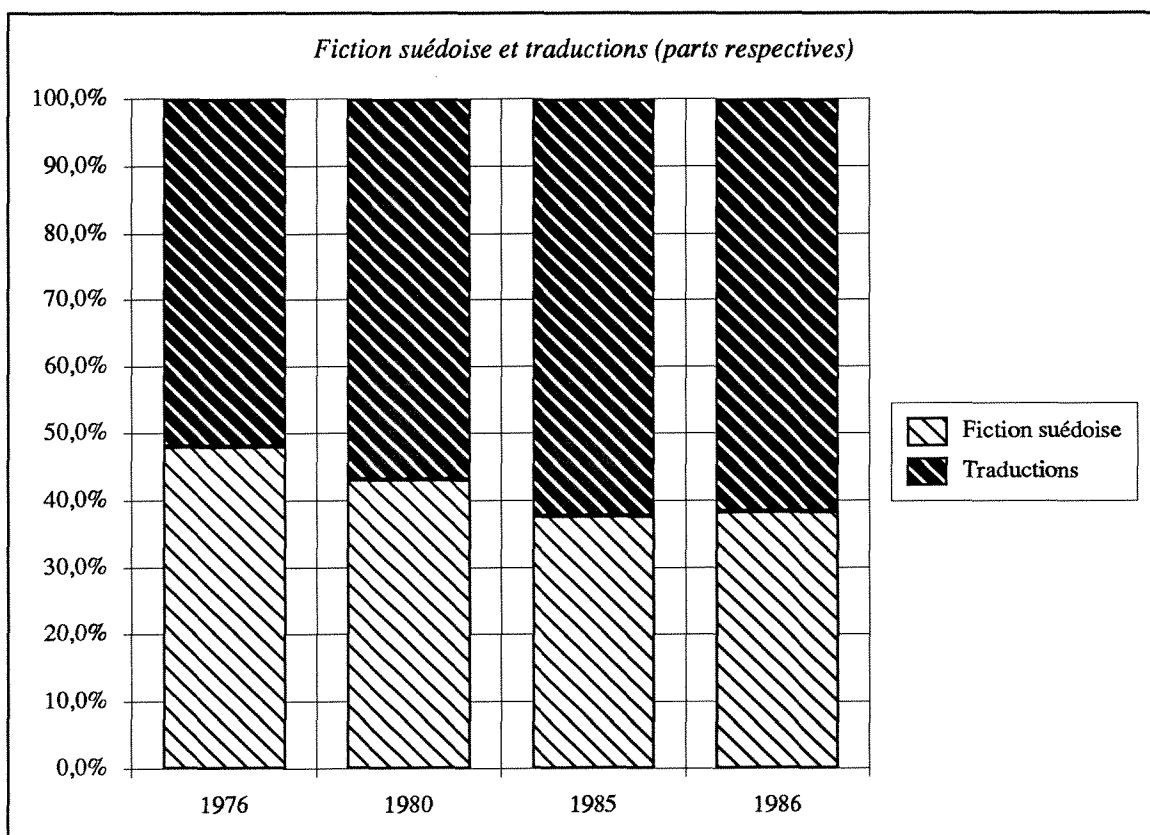
Ici encore toutefois, la fiction suédoise se trouve largement privilégiée : en 1986/87 ont été subventionnés, outre 50 titres de littérature classique (suédoise et traduite), 110 titres de littérature traduite soit un dixième des titres parus, contre 265 titres de littérature suédoise soit 1 titre nouveau sur 3. Le nombre de traductions soutenues suit d'ailleurs une tendance à la baisse, puisqu'il était de 132 en 1980/81. (cf. liste des traductions subventionnées en 1987/88 en annexe).

Que l'Etat suédois favorise la publication de la littérature nationale paraît chose naturelle. Telle est semble-t-il la vocation première de toute politique du livre. Tout en ménageant une place à la littérature étrangère - en concordance avec ses objectifs officiels - , il oriente la production littéraire, et, par contrecoups, les fonds et les prêts des bibliothèques dans une direction marquée.

Le marché du livre cependant est loin d'être entièrement soumis aux choix politiques. Il possède bien évidemment ses règles propres et manifeste des tendances très nettes qui se répercutent dans les bibliothèques et se révèlent tout-à-fait contradictoires avec les efforts fournis par l'Etat.

Le caractère multiculturel de la production suédoise en apparaît immédiatement comme l'un des traits les plus frappants. En 1986, sur 10.587 titres, la Suède en a publié 1293 en anglais, 48 en allemand, 34 en français, 23 en espagnol et 144 dans d'autres langues (scandinaves et "immigrées"). Les deux tiers des titres publiés en anglais sont des documentaires.

A l'inverse, c'est la littérature qui domine dans les traductions : en 1982, sur un total de 2128 traductions, la Suède a édité 1431 traductions littéraires. Si le nombre de titres de littérature publiés chaque année gravite autour de 2.000 depuis le milieu des années 70, la production d'oeuvres de fiction suédoise et celle de fiction traduite ont connu pendant cette période des évolutions divergentes. A la courbe descendante de la fiction suédoise répond en effet symétriquement la courbe ascendante des traductions.



La chute de la fiction suédoise par rapport aux traductions est plus impressionnante encore si l'on prend seulement en compte les nouveaux titres (à l'exclusion des rééditions) : 64,7% de littérature suédoise en 1976, 41,5% en 1986.

Jusqu'aux années 76-77, la production annuelle de littérature suédoise tournait autour de 1.000 titres, soit environ 50% des titres de fiction ; elle est aujourd'hui passée à 40% environ. Selon Hervé Corvellec, auteur de l'article "Comparaison Suède-France de l'économie du secteur du livre" (*Cahiers de l'économie du livre*, 1989), la part de la littérature étrangère dans la production en titres est d'ailleurs plus importante en Suède qu'en France.

La seconde tendance forte de ces 15 dernières années est la part croissante de la littérature anglaise dans les traductions publiées en Suède. Sur l'ensemble des titres de fiction publiés annuellement, 50% sont des traductions de l'anglais. En 1984, sur 1237 titres de traductions littéraires, 934 étaient traduits de l'anglais, suivi de loin par le français (76 titres), et l'allemand (40), puis l'espagnol (18), le finnois (17), le russe et le néerlandais (15).

La structure de l'édition suit une tendance comparable à la concentration : d'un côté deux grands groupes dominant le marché à l'aide d'un nombre restreint de titres (Esselte et Bonniers), de l'autre une importante population d'éditeurs réalisant une faible part du chiffre d'affaires mais une part conséquente du volume de titres publiés. Ce sont bien évidemment ces petites maisons qui éditent la plupart des traductions littéraires émanant d'autres domaines linguistiques que le monde anglo-saxon. Rien d'étonnant dès lors à ce

que les gros éditeurs s'insurgent contre l'"interventionnisme" de l'Etat par le biais des subventions, tandis que les plus petits réclament un accroissement de ces aides qui leur permettent, en rendant certain titres bénéficiaires, d'en publier d'autres à perte.

Le fort degré d'ouverture aux cultures étrangères et la domination de la littérature anglo-saxonne sont donc les deux traits principaux de la production littéraire suédoise. Conformément à la loi de l'offre et de la demande, les mêmes caractéristiques se retrouvent dans la structure des ventes. On note ainsi que les traductions de fiction connaissent des niveaux de tirage et de vente beaucoup plus élevés que les oeuvres suédoises : tirées à 9.400 exemplaires contre 5.800 en moyenne, elles sont aussi deux fois plus vendues. En nombre de titres, la part de la littérature suédoise dans les ventes de fiction est passée de 65,6% en 1973/74 à 35% en 1987/88 ; mesuré en volume des ventes, le déclin est encore plus marqué. Le succès des traductions repose principalement sur les ventes de best-sellers anglo-américains, que les clubs du livre en pleine expansion diffusent largement. Selon Hervé Corvellec, beaucoup de librairies, de plus, ont dû abandonner toute ambition culturelle au profit d'une stratégie d'adaptation systématique à la demande, suite à la suppression du système de prix unique.

Dans ce contexte, les bibliothèques font figure de "pôle de résistance" de la littérature suédoise et de l'édition de qualité de manière générale. Cette fonction de contrepois est loin d'être négligeable, dans la mesure où les bibliothèques constituent parfois avec les kiosques le seul point de contact avec le livre, et où elles représentent au niveau national, avec 74 millions de prêts contre 40 à 45 millions d'ouvrages vendus, le premier canal de distribution du livre en Suède ;

Pourtant, l'évolution des prêts montre, comme nous l'avons vu, que les lecteurs des bibliothèques subissent eux-mêmes ces influences, se détournant insensiblement de la littérature suédoise au profit de la littérature de divertissement anglo-saxonne. Du point de vue des fonds de littérature, la bibliothèque apparaît donc bien comme le point de rencontre entre le marché et le champ politique.

Faut-il en conclure que le rôle joué par cette institution est celui d'une simple chambre d'écho répercutant les pressions contradictoires d'acteurs extérieurs ? La diversité des bibliothèques publiques suédoises, telle qu'elle peut s'observer à l'intérieur d'un même réseau comme celui de Stockholm, est le signe le plus évident de la marge d'autonomie dont elles jouissent. Toutes les étapes du circuit du livre sont, comme nous l'avons vu, l'occasion pour chaque bibliothèque d'orienter l'évolution de ses fonds et d'influencer les choix de ses lecteurs à l'intérieur des limites tracées ci-dessus.

L'hypothèse que nous allons tester maintenant est l'existence d'une vision suédoise de la littérature étrangère, façonnée par l'histoire culturelle du pays, et mise en scène et amplifiée par les bibliothèques publiques. Au delà des différences observables d'un établissement à l'autre dans le traitement des fonds étrangers se fait jour une manière commune de considérer l'échange culturel et de catégoriser les littératures étrangères selon leur appartenance culturelle et linguistique. Si la littérature étrangère ne paraît guère constituer

en Suède un objet d'intérêt bibliothéconomique et culturel, on tentera de montrer la fécondité de cette catégorie pour l'analyse de la politique suédoise de la lecture publique et du rapport des Suédois à la culture.

2. Littérature étrangère et réalité culturelle suédoise

2.1 Le paysage suédois de la littérature étrangère

L'inadaptation du terme de "fonds" pour qualifier les collections de littérature étrangère n'est pas propre à la réalité des bibliothèques suédoises. Les impératifs du classement, la nécessité de séparer traductions et langues étrangères condamnent la littérature étrangère au dispersément géographique. Toutefois, si la littérature étrangère ne peut être considérée comme une entité bibliothéconomique, l'observateur étranger ne peut manquer d'être frappé par le faible intérêt manifesté par les professionnels suédois pour l'évolution de ces collections. On remarque également que les publications des bibliothèques et les présentoirs d'ouvrages ne sont jamais centrés autour d'une littérature étrangère, mais le plus souvent autour d'un thème, littérature suédoise et littérature étrangère confondues.

Nous relevions plus haut l'absence de statistiques englobant l'ensemble des fonds de littérature étrangère et la difficulté à reconstituer un tableau général, faute de données suffisamment précises sur les langues scolaires et les traductions. Il est par ailleurs étonnant, dans un pays qui a poussé si loin le souci de l'évaluation, qu'aucune enquête nationale n'ait jamais été menée dans les bibliothèques sur les pratiques bibliothéconomiques et les habitudes des lecteurs en ce qui concerne les fonds de littérature étrangère ; et c'est sur les travaux d'un chercheur extérieur au monde des bibliothèques, Yngve Lindung, dont l'étude sur les prêts de littérature générale, et étrangère en particulier, fait figure d'unique source de référence, que s'appuie le Conseil national pour les affaires culturelles dans son rapport annuel sur la situation du livre en Suède. Autre fait symptomatique, le directeur-adjoint de la Bibliothèque centrale, interrogé sur la politique d'acquisition de l'établissement en matière de littérature étrangère, ne fournit en réponse aucun critère général, mais distingue chaque langue de traduction.

Nous nous interrogerons au cours de cette seconde partie sur la nature des priorités bibliothéconomiques et les raisons pour lesquelles la littérature étrangère comme objet de lecture se trouve reléguée au second rang des préoccupations des bibliothèques suédoises. Les choix politiques des bibliothèques ne peuvent cependant être abstraits de l'histoire des pratiques et des politiques culturelles, qui façonne le rapport des Suédois à la culture. Si la littérature étrangère n'est pas une catégorie pertinente pour l'analyse des politiques culturelles suédoises, c'est qu'elle semble ne pas avoir de place dans l'imaginaire collectif suédois. En effet, s'il existe un "paysage" proprement suédois de la littérature étrangère fait d'affinités électives et d'échelles de valeurs et résultant de l'évolution de la vie culturelle suédoise, il ne peut guère se décrire autrement qu'en termes d'oppositions et d'ambivalences. La carte suédoise des cultures étrangères semble parcourue de lignes de fracture, confrontant des domaines culturels tantôt affectés d'une valeur positive, tantôt d'une valeur négative : domaine "atlantique", domaine "continental", domaine méditerranéen, domaine nordique, domaine extra-occidental.

Dans cette perspective, le seul sens que la catégorie de "littérature étrangère" puisse as-

sumer dans l'imaginaire suédois est celui de "revers" de la littérature suédoise. Cette définition en creux est cependant loin de lui ôter toute substance. Le binôme littérature étrangère-littérature nationale illustre bien en effet la manière dont s'établissent dans ce cadre les jugements de valeur littéraires : manifester une préférence pour l'un des deux termes implique nécessairement de porter sur l'autre terme un jugement négatif, mais susceptible de s'inverser. Ainsi le rapport ambivalent des Suédois à leur propre littérature détermine-t-il leur vision de la littérature étrangère.

2.1.1 *Un paysage cloisonné*

L'histoire culturelle suédoise est généralement décrite comme celle de l'assimilation progressive d'influences étrangères. Tracée à grands traits schématiques, elle révèle la permanence du sceau étranger. C'est à partir de la christianisation de la Suède seulement, c'est-à-dire au début de 12^{ème} siècle, qu'apparaissent les premiers textes littéraires à proprement parler. La littérature naît en latin dans les monastères, puis se développe sous l'influence successive de la France, de l'Allemagne puis du Danemark, sous la tutelle duquel la Suède demeurera jusqu'en 1523. L'avènement de Gustav Vasa et le passage au protestantisme en 1527 conduisent, non à une volonté d'émancipation, mais à une réaffirmation de l'empreinte allemande. Vient ensuite une ère de francophilie, marquée par l'invitation de Descartes à Stockholm par la Reine Christine et les efforts de Gustave III au 18^{ème} siècle pour doter la Suède d'un théâtre de qualité sur le modèle français. Le prestige de la France le cèdera à nouveau à celui de l'Allemagne avec les débuts du romantisme.

Cette dépendance vis-à-vis de l'extérieur pour les nourritures spirituelles n'est pourtant pas toujours admise comme une réalité objective. Dans une petite brochure publiée aux Actes Sud et consacrée à la littérature suédoise des deux dernières décennies, Kjell Espmark s'emploie ainsi à battre en brèche l'idée selon laquelle la Suède n'est qu'un réceptacle d'influences extérieures. Ses réussites littéraires ne sont pas le fait d'une simple imitation de modèles étrangers, mais d'une adaptation active débouchant sur la production d'oeuvres originales. Avec *Mademoiselle Julie*, Strindberg s'est ainsi inspiré des méthodes du naturalisme pour finalement dépasser ce que Zola et ses disciples avaient produit en théâtre; et s'il est vrai que Selma Lagerlöf a été portée par la vague romantique de la fin du 19^{ème} siècle, elle a su en émerger comme une figure majeure de la littérature mondiale. Kjell Espmark relève de plus les influences que la Suède en sens inverse a exercé sur la littérature étrangère, sous la plume notamment de Swedenborg et de Strindberg, présenté comme le premier innovateur du drame européen.

Ces protestations d'originalité, quelque soit la solidité de l'argumentation, laissent cependant quelque peu perplexe. Elles semblent moins procéder en effet d'une vision neutre des péripéties de l'histoire culturelle que d'une volonté à tous crins de renverser une image jugée peu favorable de la culture suédoise. Ce qui transparaît en fait dans certaines réflexions sur la littérature suédoise, c'est un sentiment d'infériorité plus ou moins marqué vis-vis de l'étranger. On met ainsi en avant la tradition du roman populaire qui s'est développé en Suède de manière autonome ; mais l'on regrette qu'elle n'ait connu l'ampleur qu'elle méritait, faute d'être diffusée par les organes officielles.

Selon Roland Huntford, dans son essai virulent sur la société suédoise (*Le nouveau totalitarisme : Le "paradis suédois"*), cette incapacité à se doter d'une culture originale mêlant tradition locale et apports étrangers est due à l'absence en Suède d'une classe moyenne éclairée ; le fossé entre les classes supérieures éduquées à l'européenne et les classes défavorisées a fait de la Suède une société à deux cultures, déchirée entre une tradition peu valorisée et une haute culture importée.

Non seulement la culture "de valeur" est importée, mais elle est mal introduite et assimilée. Ce complexe d'infériorité lié au mode de développement de la littérature suédoise se perpétue aujourd'hui sous la forme d'un sentiment de marginalité.

"Le climat intellectuel fonctionne mal en Suède... Le pays est isolé à l'extrême-Nord de l'Europe, et quand les vagues arrivent, il n'en reste que quelques gouttes..." Cette réflexion est inspirée au romancier Jan Myrdal, interviewé par Guy de Faramond, par le manque d'information des Suédois sur la vie littéraire européenne et les retards de la traduction, qui les laisse dans l'ignorance de pans entiers de la littérature étrangère.

Un intellectuel suédois, Eskil Block va plus loin encore en donnant de la Suède l'image d'une société relativement fermée, en dépit des apparences, aux mouvements d'idée du continent ; de sorte que sa conclusion prend l'allure d'une entreprise d'auto-persuasion :

"Car, en fin de compte, nous ne sommes pas uniquement des "barbares blancs", mais des Européens de longue date, en dépit de l'impression que dégage parfois la lecture de nos journaux."

Selon que la littérature suédoise soit ou non dévalorisée, la littérature étrangère se voit affectée d'un signe positif ou négatif. Elle est toutefois le plus souvent objet d'admiration. La présence en Suède de la Fondation Nobel et la nature de ses choix ont largement contribué à associer culture étrangère et haute culture. L'ambition de l'Académie suédoise était en effet de s'ériger en "tribunal littéraire cosmopolite", filtrant la littérature mondiale pour en retenir les oeuvres d'exception. Ce qui cependant est particulièrement intéressant dans la création de la Fondation Nobel, c'est le compromis auquel elle est dans une certaine mesure parvenue : faire l'éloge de la culture mondiale sans pour autant ternir l'image de la Suède.

La promotion de la littérature suédoise représentait ainsi à l'origine un argument en faveur de l'acceptation par l'Académie suédoise de la donation Nobel : "Une Académie qui doit juger la littérature de son pays ne peut pas ignorer ce qui se fait de mieux sous ce rapport dans les pays étrangers". Les Académiciens traduisirent maladroitement cette préoccupation pour le devenir de leur littérature par l'attribution de nombreux prix à des auteurs suédois, ce qui a eu pour seul effet de mettre en cause l'impartialité de l'Académie.

Le second argument toutefois consistait à souligner l'impossibilité de se soustraire à cette tâche au regard de l'opinion internationale et de refuser ce legs aux écrivains de tous les pays. Sans douter de l'altruisme des Académiciens, la prise en charge du prix Nobel représentait surtout un surplus de pouvoir dans la politique culturelle internatio-

nale. Faute d'être un instrument de valorisation de la littérature suédoise, il est certain que la Fondation Nobel dans son ensemble représente pour la Suède une excellente carte de visite à l'étranger.

En Suède-même, son prestige demeure considérable, en dépit des critiques récurrentes des journalistes et intellectuels. Son influence sur les lectures étrangères des Suédois, sans doute plus marquée que sur celles des Français ou des Anglais, est en tout cas indéniable. Les oeuvres des Prix Nobel représentent 2,5% des prêts de littérature, soit un total de 700.000 prêts, chiffres non négligeables si l'on considère la difficulté de certaines oeuvres. Selon Yngve Lindung, ce sont les plus anciens des Nobélisés, maintenant connus des Suédois, qui totalisent le plus grand nombre de prêts. Parmi les auteurs les plus empruntés, des noms tels que Frédéric Mistral, Pirandello ou Tagore en disent long sur le rôle de médiateur culturel de l'Académie.

L'admiration entretenue par cette institution pour la culture étrangère n'est cependant pas dénuée de toute méfiance. L'opposition séculaire entre culture bourgeoise et culture populaire laisse en effet des traces sous forme d'un anti-intellectualisme latent. Un certain rejet à l'égard d'une littérature trop éloignée des réalités quotidiennes, symbolisée par un Sartre ou un Camus, est ainsi perceptible chez certains lecteurs interrogés. Du coup, la littérature suédoise devient synonyme de proximité culturelle : un environnement familier avec lequel le lecteur se sent en phase.

La Suède toutefois n'a pas le monopole de la littérature populaire : c'est là où s'inversent radicalement les rapports entre les deux termes du binôme. Ici encore, les discours sur la littérature étrangère prennent une forte connotation idéologique. La littérature étrangère, après avoir été assimilée à une littérature d'élite, peut se voir également réduire à une production commerciale sans valeur. Le mécanisme de ce changement de signe est simple : au lieu de contempler les chefs d'oeuvre de la littérature mondiale, on se polarise sur les best-sellers anglo-saxons. Après avoir été un modèle à imiter, la littérature étrangère devient une menace pour l'identité nationale dont il convient de se préserver.

S'il est difficile de se prononcer sur les atteintes réelles de la littérature anglo-saxonne à l'identité suédoise, le sentiment d'invasion par une culture étrangère commerciale a des fondements objectifs. Dans un article paru dans les *Cahiers de l'économie du livre* en 1989 ("Comparaison Suède-France de l'économie du secteur du livre"), Hervé Corvellec relie le succès des best-sellers étrangers au fonctionnement de l'édition et de la distribution en Suède.

Deux grands groupes (Esselte et Bonniers) se partagent le marché avec un nombre réduit de titres, tandis qu'une importante population de petits éditeurs se contentent d'une faible part du chiffre d'affaires avec une part conséquente du volume de titres publiés. Ces grands groupes tablent essentiellement en fiction sur les best-sellers internationaux pour s'assurer un profit massif et rapide. Le jeu consiste à repérer avant ses concurrents les titres étrangers à succès - généralement d'auteurs déjà connus - et de les faire traduire le plus vite possible et à moindre coût. La durée de vie de ces titres est extrêmement courte : au bout d'un an environ, les clubs du livre, qui jouent un rôle croissant dans la distribution, leur assurent une seconde existence, avant de les passer au pilon deux ou

trois ans plus tard. Ce pilonnage systématique touche d'ailleurs aussi bien la littérature nationale que la littérature étrangère ; au point que l'on a vu récemment des éditeurs suédois en visite au Salon du livre de Paris, découvrant des livres d'écrivains suédois introuvables chez eux. Ainsi que l'exprime Bernard Cassen ("L'édition à l'encan ?", *Le monde diplomatique*, avril 1988), "C'est le modèle américain qui s'impose : recherche du best-seller déclinable sur tous les médias, marginalisation des oeuvres typiques".

L'abandon en 1970 du prix imposé du livre a également facilité la pénétration des best-sellers étrangers. Les grands établissements ont en effet exercé sur les prix une pression à la baisse. Nombre de librairies, après avoir essayé de se positionner comme des structures d'offre complète, n'ont pu conserver de fonds de titres de qualité à rotation lente, faute d'une marge suffisante sur les titres à rotation rapide ; la majorité ont alors abandonné toute ambition culturelle pour une stratégie d'adaptation systématique à la demande.

Du coup, la plus grande partie des ventes mais aussi des prêts de littérature étrangère est constituée de livres faciles et de best-sellers de médiocre qualité. La structure de l'offre éditoriale trouve en effet d'autant plus d'écho dans les bibliothèques que l'éventail des nouveautés est réduit. Si le nombre de titres publiés pour 10.000 habitants est comparable en France et en Suède (5,4 titres en Suède contre 5,6 en France), la différence en valeur absolue est énorme : 1 livre suédois pour 6 livres français. Une fois écartés les best-sellers internationaux, le choix est bien limité pour les bibliothèques.

Le tableau de la page suivante, extrait d'un étude publiée en 1989 par Yngve Lindung et portant sur les prêts de littérature en relation avec les aides aux écrivains (*Lanen, Författarna, Pengarna*) illustre l'importante différence de structure des prêts de littérature suédoise et de littérature étrangère. On ne s'étonnera guère de constater notamment que la part des policiers et de la "littérature de divertissement" est plus importante en littérature étrangère qu'en littérature suédoise. Précisons que les "classiques" sont définis par Yngve Lindung comme les oeuvres d'auteurs nés au plus tard en 1865 ; c'est l'avis des historiens de la littérature et des critiques littéraires qui décide de la répartition des autres oeuvres entre "littérature de divertissement" et "littérature de qualité".

Si ce tableau en dit long sur la composition des prêts de littérature étrangère, il fournit également sur la littérature suédoise une indication précieuse : on remarque en effet que les prêts de littérature suédoise se répartissent à part quasiment égale entre "littérature de qualité" et "littérature de divertissement", donnant même à cette dernière un léger avantage. La conclusion s'impose d'elle-même : la progression de la littérature commerciale en Suède n'est pas seulement dûe aux best-sellers étrangers. C'est pourtant ce que le discours officiel de la politique culturelle suédoise tend à faire accroire. Le rapport national sur la politique culturelle suédoise comporte d'intéressants échantillons de cette rhétorique :

"L'un des objectifs de politique culturelle est la promotion des échanges à travers les frontières nationales. Une attitude ouverte au monde extérieur fait partie de la politique suédoise. *Cependant*, la promotion de la liberté d'expression et la lutte contre les effets

Part des différentes catégories littéraires dans les prêts de littérature suédoise et étrangère (1985)

	ECRIVAINS SUEDOIS		ECRIVAINS ETRANGERS	
	Nb de prêts (en milliers d'exemplaires)	%	Nb de prêts (en milliers d'exemplaires)	%
FORME LITTERAIRE				
Romans et nouvelles	9 781	93,7	15 014	98,3
Poésie, théâtre et essais littéraires	652	6,3	263	1,7
Total	10 433	100	15 277	100
GENRE				
Policiers et romans d'aventure	2 424	24,8	6 429	42,8
Science-fiction et fantastique	167	1,7	1 288	8,6
Autres	7 190	73,5	7 297	48,6
Total	9 781	100	15 014	100
QUALITE				
Classiques	—	—	683	4,6
Littérature de qualité	4 769	48,8	4 202	28,0
Littérature de divertissement et livres faciles	5 012	51,2	10 129	67,4
Total	9 781	100	15 014	100

Part de la littérature suédoise et étrangère dans les prêts des différentes catégories littéraires (1985)

	ECRIVAINS SUEDOIS	ECRIVAINS ETRANGERS
FORME LITTERAIRE		
Romans et nouvelles	39,4	60,6
Poésie, théâtre et essais littéraires	71,3	28,7
GENRE		
Policiers et romans d'aventure	27,4	72,6
Science-fiction et fantastique	11,5	88,5
Autres	49,6	50,4
QUALITE		
Classiques	—	100
Littérature de qualité	53,2	46,8
Littérature de divertissement et livres faciles	33,1	66,9

négatifs du commercialisme exigent de soutenir les efforts de production de livres, disques et films de qualité." Sans que production étrangère et production suédoise soient explicitement mises en opposition, défense de la culture nationale et soutien à la production de qualité se trouvent ainsi assimilés.

Face à ces deux images contradictoires de la littérature étrangère, la politique culturelle suédoise est ainsi condamnée à louvoyer perpétuellement entre ouverture culturelle et défense de la culture suédoise.

La carte suédoise de la littérature étrangère est donc fractionnée en deux grands domaines culturels : le domaine "atlantique" et le domaine "continental". Leur opposition est constitutive d'une vision de la littérature étrangère mais aussi de la littérature nationale. Elle est fondée à la fois sur leur mode d'influence - l'un par sa puissance commerciale, l'autre par son prestige esthétique et intellectuel - et sur la nature de leur production littéraire, l'une commerciale, l'autre élitiste. S'il est vrai que cette caractérisation correspond *grosso modo* à l'offre éditoriale des deux domaines, il va de soi que la littérature continentale ne se réduit pas aux grands classiques et que la littérature anglaise et américaine n'est pas dénuée d'auteurs de qualité. Il s'agit donc de savoir par quels moyens cette schématisation se perpétue, voire même se renforce.

Une première remarque s'impose : la littérature des pays étrangers proposée sur un marché du livre n'est pas forcément une image réduite fidèle de la production de ces différents pays. La littérature en langues étrangères importée n'est pas nécessairement la plus vendue dans les pays d'origine, pas plus que les auteurs traduits ne sont toujours les plus représentatifs. Les politiques éditoriales, tout comme la politique d'acquisition des bibliothèques, constituent un filtre qui "informe" l'image de marque des littératures étrangères.

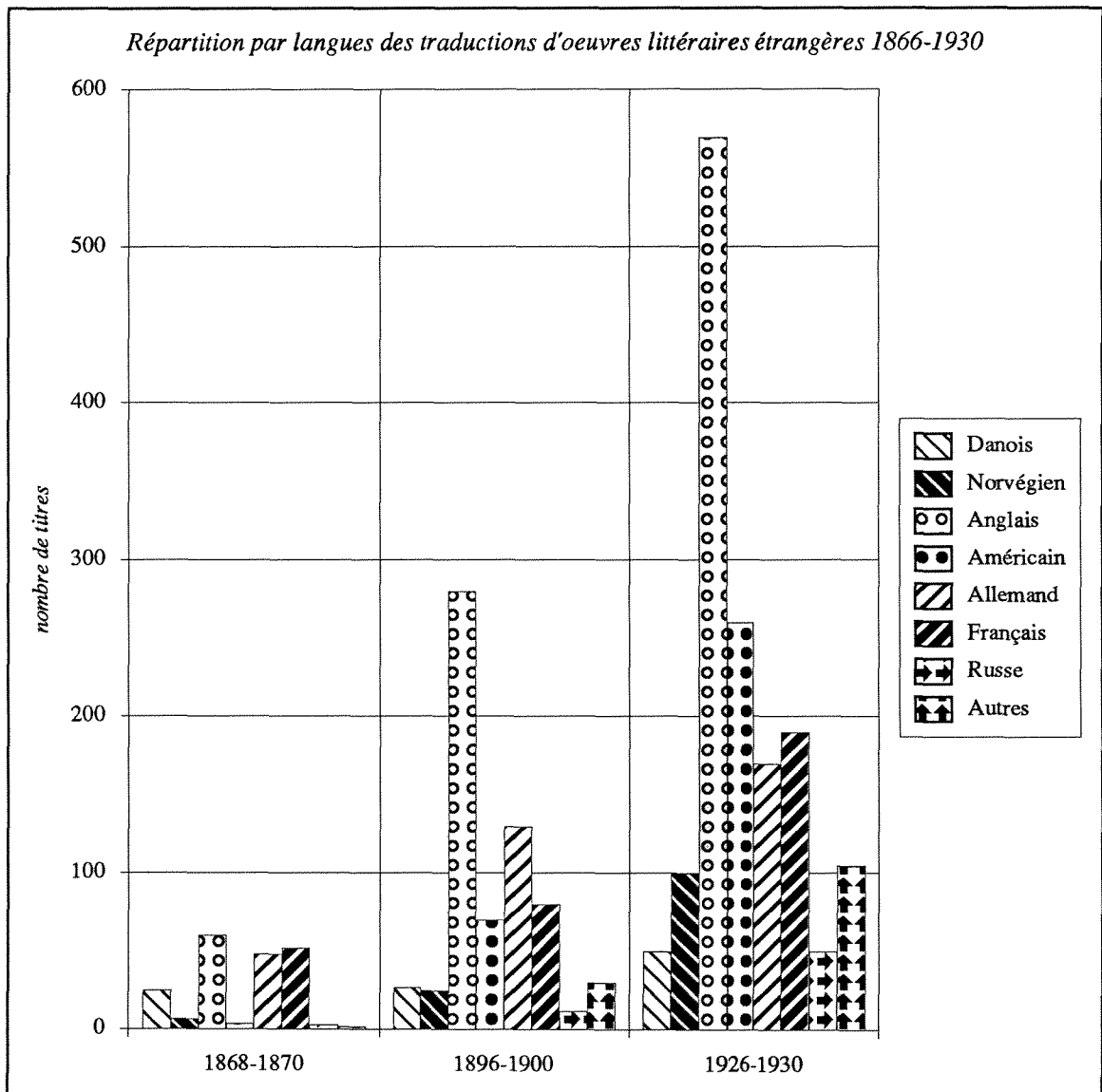
Dans le cas de la littérature anglo-saxonne, le filtre de la traduction ne joue certes pas le rôle d'une barrière qualitative : les mailles du filet sont très larges. En 1989, figurent entre autres dans la bibliographie suédoise Desmond Bagley, Nick Carter, Barbara Cartland, Agatha Christie, P.D. James, Tolkien, Alistair McLean. Les titres traduits se répartissent pour l'essentiel entre la catégorie des "livres faciles" - principalement des policiers - et celle des best-sellers industriels. Conformément aux pratiques éditoriales décrites ci-dessus, ce sont à peu de noms près, les mêmes auteurs que l'on retrouve d'une année sur l'autre. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs chaque année plusieurs titres à leur actif. C'est le cas d'Agatha Christie, dont l'oeuvre semble inépuisable. Cette politique éminemment conservatrice a peu de chances de bouleverser la vision suédoise de la littérature anglo-américaine.

La médiocrité de cette offre n'a d'égale que celle de la traduction. L'exigence de rapidité qui gouverne l'édition conduit en effet les éditeurs à raccourcir les délais de traduction, tout en s'efforçant au maximum d'en réduire le coût. Selon une traductrice de littérature anglo-saxonne la mauvaise qualité des traductions de littérature populaire américaine est principalement liée aux conditions de travail des traducteurs, payés à la tâche. Du coup, on assiste au développement d'une langue traduite parfois illisible, mais qui n'entrave en rien le succès de cette littérature.

Comment expliquer toutefois que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis soient les seuls à bénéficier de cette conjoncture favorable à la littérature populaire ? L'abondance de l'offre anglaise et américaine de littérature de divertissement fournit un premier élément de réponse ; produite à faible coût et selon des schémas "littéraires" déjà rodés, elle satisfait à la fois les besoins des éditeurs et les demandes des lecteurs. On comprend pourquoi les grandes maisons d'édition suédoises n'ont de correspondants permanents qu'à Londres et New York.

Dès la fin du 19ème siècle, l'édition anglo-saxonne a fait la preuve de son efficacité : on remarque en effet que la poussée des romans d'aventure (de type "western", notamment), des policiers et des romans à l'eau de rose coïncide avec celle de la littérature anglo-saxonne. Cependant, tandis que Rudyard Kipling, Conan Doyle et Jack London faisaient à l'époque l'essentiel des ventes et des prêts dans cette catégorie, le niveau d'exigence des éditeurs et des lecteurs semble avoir aujourd'hui singulièrement baissé.

Le graphique ci-dessous, extrait de *översättningar till svenska av skönlitterär prosa*, montre que l'anglais était dès 1866 la première langue traduite, son essor véritable datant toutefois de 1926-1930. L'impressionnante pénétration des best-sellers anglo-saxons est également le résultat d'une excellente organisation du marché du livre anglais et américain, et d'une grande combativité des éditeurs et exportateurs. Les Américains ont de plus mis sur pied un très bon service international de commercialisation des livres, avec un réseau de représentants et une politique marketing très active, dont les effets en Suède sont particulièrement sensibles.



Ces atouts toutefois ne suffiraient pas à assurer le succès de la littérature populaire anglo-saxonne, si celle-ci ne rencontrait une attente chez les lecteurs suédois. Or, elle bénéficie incontestablement ici encore d'un environnement des plus porteurs. Bien plus que les Français encore, les Suédois sont en effet immergés dans un bain médiatique anglo-saxon. Certes cette présence varie fortement selon les médias ; sur les radios locales, la part suédoise dans la production narrative est prépondérante (théâtre, lecture de fiction), tandis qu'elle est à peine de 2% à la télévision.

Ce sont cependant les médias les plus importants du point de vue du temps de loisir et de l'impact sur l'imaginaire - c'est-à-dire, en dehors du livre, la télévision, le cinéma et la vidéo - qui sont le plus atteints par la pénétration anglo-américaine. Les programmes anglais et américains représentent 50 à 60% de l'ensemble de la fiction présentée sur les deux chaînes nationales et 70 à 80% de la fiction étrangère. Au cinéma, la part de la production suédoise est de 8% et chute à 3,5% dans les films vidéos de location. Il va de soi que la rationalisation de la production anglo-américaine - sérialisation, faible coût de production - est, ici encore, la cause principale de sa pénétration sur le marché audio-visuel.

Ce sont les jeunes Suédois qui constituent la cible principale du cinéma populaire américain : grands consommateurs de films de télévision et de cinéma, ils sont aussi les plus sensibles au prestige de la langue américaine. L'impact de la fiction anglo-saxonne est d'autant plus important en effet que le doublage - et non le sous-titrage - est la règle en Suède. De l'invasion du paysage audiovisuel suédois... par les films anglais et américains résulte une amélioration de la compréhension orale, qui à son tour accroît leur pouvoir d'attraction.

En littérature comme au cinéma, la progression du bilinguisme représente pour la fiction anglo-saxonne un atout de taille. Le bilinguisme fait fonctionner le mécanisme de filtrage évoqué ci-dessus : c'est la fiction populaire qui se trouve ici encore favorisée. Peu de lecteurs suédois sont en effet capables de lire les classiques anglais ou les jeunes auteurs américains en langue originale ; les jeunes entre 17 et 25 ans, amateurs de policiers et de science-fiction, constituent la principale clientèle des livres en anglais : ils y trouvent une langue accessible et familière, car très proche de celle utilisée dans les films américains.

Qu'en est-il alors du lectorat cultivé que l'on rencontre à la Bibliothèque centrale ? Si l'on s'en tient aux seules personnes faisant preuve au cours des entretiens d'une bonne voire d'une excellente maîtrise de l'anglais oral, la part des lecteurs de littérature anglaise ou américaine en langue originale est tout-à-fait minime. Ainsi, une jeune lectrice de 20 ans ayant passé un an aux Etats-Unis préfère lire les auteurs anglais en traduction. De même, une lectrice de 30 ans, diplômée en histoire de la littérature suédoise et étrangère et parfaitement bilingue, reconnaît limiter au maximum ses lectures en anglais ; et c'est faute de trouver la traduction sur les rayons qu'elle emprunte un roman de Julian Barnes en langue originale. L'argument souvent avancé par les lecteurs laisse quelque peu rêveur : l'anglais comporte trop de mots. Plus qu'un défaut de capacité linguistique, cette affirmation met en jeu une certaine perception de la lecture en langue originale. Lire un roman en anglais est une tâche difficile nécessitant une recherche lexicale et un

effort de compréhension permanent qui limite nécessairement le plaisir de la lecture. La découverte d'un texte en version originale, le contact direct avec la langue de l'écrivain constituent donc très rarement une motivation pour le lecteur suédois.

Cette perception de la lecture en langue originale comme travail scolaire se reflète dans le public des livres en anglais. Selon un libraire de l'Akademie Bokhandel - l'une des plus grandes librairies de Stockholm et la plus importante par ses collections de livres en langues étrangères -, cette clientèle se compose en effet d'étudiants demandeurs de grands classiques, de dames âgées d'un milieu aisé appréciant les femmes écrivains anglaises (Barabara Pym, Iris Murdoch...) et souhaitant entretenir leurs connaissances linguistiques, d'adultes ou de retraités suivant les cours de langues du soir. Ce tableau est toutefois nuancé par la présence des jeunes amateurs de romans policiers évoqués plus haut et surtout par l'apparition d'une nouvelle clientèle de Stockholm "branchés" suivant l'actualité littéraire anglaise et américaine dans les journaux étrangers et réclamant les nouveautés ainsi repérées dès leur parution ; il serait cependant hasardeux d'y voir le signe précurseur du développement de la lecture en langue originale d'auteurs de qualité.

Même si la pratique orale de l'anglais sous forme passive par le canal des films ne débouche pas nécessairement sur une progression de la lecture en langue originale, elle contribue néanmoins à renforcer la familiarité des Suédois avec la culture anglo-saxonne, c'est-à-dire avec la culture populaire qu'elle incarne. Rien ne permet donc de présager un quelconque bouleversement dans l'offre éditoriale ou la demande des lecteurs. La best-sellarisation, c'est-à-dire la rationalisation de cette domination, est le seul changement majeur qui ait affecté la littérature anglo-saxonne au cours du siècle. Le "phénomène Agatha Christie" illustre ce mécanisme de "reproduction" : déjà publiée et reconnue au début du siècle, elle se maintient dans le peloton de tête des auteurs les plus empruntés et voit même ses chiffres de prêt (627.000 prêts en 1985) augmenter d'année en année.

Cette situation entretient une image monolithique de la littérature "atlantique" qui explique les craintes et les violentes critiques qu'elle inspire. Par contraste, l'aura de la littérature "continentale" ne peut qu'en sortir grandie. Au delà du bénéfice tiré de cette avantageuse comparaison, la réputation de la littérature française, allemande et russe est bâtie sur une présence culturelle de longue date et une politique éditoriale très sélective.

Le classement de la littérature russe dans cette catégorie est justifié par deux constatations : d'une part sa réputation est très liée à celle des grands auteurs classiques tels que Tolstoï, Tchekov, Gogol et Dostoïevski ; d'autre part elle continue d'exercer en Suède une certaine séduction si l'on en juge par la place non négligeable qu'elle occupe dans les traductions de littérature (16 titres en 1989). La contribution de la littérature allemande au développement de la littérature suédoise a été évoquée plus haut ; elle reste bien représentée dans la bibliographie suédoise avec 25 titres en 1989, parmi lesquels on relève une bonne part d'oeuvres classiques d'Arthur Schnitzler, Thomas Mann, Franz Kafka, Goethe et Joseph Roth, mais aussi quelques romans d'écrivains contemporains

tels que Christoph Ransmayer, Patrick Süskind et Peter Handke.

C'est toutefois la littérature française qui conserve en Suède le plus fort prestige. Selon la bibliothécaire de l'Institut français de Stockholm, être membre de l'Institut français demeure un signe de distinction sociale. Au 20^{ème} siècle, la culture française a retrouvé une partie de son pouvoir d'influence avec le mouvement surréaliste puis l'existentialisme, renforçant par là-même sa réputation d'intellectualisme. La vague de l'existentialisme, qui a éclaté tardivement en Suède, est aujourd'hui sur le déclin, et c'est Michel Foucault, récemment introduit en traduction, qui représente en Suède la philosophie française.

Comme dans le cas de la littérature anglo-saxonne, le filtre de la traduction contribue à accentuer cette image de marque, mais d'une manière évidemment plus sélective ; ce qui fait dire sous forme de boutade à Marie Carrwick-Placier, directrice d'une petite société d'importation du livre français en Suède, SODEL-Scandinavie, que si les éditeurs étaient aussi peu exigeants avec la littérature française qu'ils le sont avec la littérature américaine, le nombre de traductions du français serait largement décuplé. Ceci est loin de signifier toutefois que le meilleur de la production soit conservé ; des oeuvres majeures peuvent demeurer écartées de la traduction et donc ignorées de la majorité des Suédois. C'est le cas du roman d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*, traduit très récemment et publié par une petite maison d'édition ; faute de soutien médiatique, il n'a - chose extraordinaire pour un lecteur français ! - connu aucun succès de librairie.

La structure du marché de l'édition n'est guère favorable, il est vrai, à la production française ; les grands groupes éditoriaux sont en effet alliés aux principaux quotidiens (Bonniers est ainsi propriétaire de l'*Expressen* et du *Dagens Nyheter*) et sont ainsi assurés d'une bonne couverture de presse pour leurs nouveautés ; généralement publiée par de petits éditeurs, la fiction française se trouve exclue de ce réseau. Elle n'en reste pas moins en 1988 la seconde langue traduite.

La politique de traduction de la littérature française apparaît en fait comme très conservatrice. Parmi les auteurs représentés dans la bibliographie suédoise, on trouve en 1989 - pour 41 titres - une majorité de grands classiques : Balzac, Voltaire, Laclos, Proust, Maupassant, Zola... Ces auteurs figurent en bonne place dans la liste des 25 classiques les plus empruntés en 1985 (Alexandre Dumas et Jules Verne en 5^{ème} et 6^{ème} position, Emile Zola en 8^{ème} position..) Viennent ensuite les auteurs engagés des années 60 (Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir) et les "rescapés" de la période (Philippe Sollers, Julia Kristeva) ainsi qu'un certain nombre de contemporains déjà très connus (Marguerite Duras, Samuel Beckett, Julien Gracq et Michel Tournier, très apprécié en Suède et présent dans toutes les bibliothèques) ; quelques "jeunes" auteurs, tels que Philippe Toussaint, Hervé Guibert, Philippe Djian ou encore Alina Reyes, appréciée selon Marie Carrwick-Placier pour le côté sensuel de ses romans qui fait quelque peu défaut à la littérature suédoise; enfin, un bon nombre d'auteurs relevant de la littérature de divertissement (Pierre Magnan, Borniche, Régine Desforges...).

Le rayon de littérature en français de l'Akademie Bokhandel comprend *grosso modo* les mêmes éléments. Se trouvent confirmées la prépondérance des classiques et la présence

en bonne place des intellectuels des années 60 (avec 3 titres de Sartre, notamment). Le premier numéro d'un magazine littéraire gratuit publié par un consortium de librairies (*Nya Bulletinen*) consacre un dossier aux relations entre Paris et les écrivains : parmi les auteurs français cités, on retrouve Balzac, Rimbaud, Apollinaire, puis Sartre, Boris Vian et Camus... comme si la vie littéraire française s'était arrêtée là. Sont également bien représentés les romans "faciles" de femmes écrivains comme Madeleine Chapsal, Christiane Collange, Régine Desforges ou encore Françoise Sagan.

Ces brèves énumérations dessinent en creux la place manquante de la littérature française contemporaine "de qualité". Pour expliquer cette lacune, le libraire interrogé invoque la nécessité d'avoir en stock l'essentiel des classiques pour une clientèle captive d'étudiants et d'intellectuels, ainsi qu'une fois encore la difficulté à se tenir au courant des nouveautés étrangères - "Et quand les vagues arrivent, il n'en reste que quelques gouttes...". Faute d'information, on se rabat sur les auteurs connus. C'est pour répondre à ce besoin d'information et tenter dans la mesure de ses modestes moyens de transformer l'image de la littérature française, que Marie Carwick-Placier adresse régulièrement aux libraires et bibliothécaires une liste de livres en français. Elle y porte l'accent sur une littérature "agréable" et accessible (Patrick Besson, Modiano), compte tenu du niveau de langue moyen des Suédois.

L'intérêt de ce type d'initiatives ne doit pas masquer la faiblesse de leur portée. La production française ne peut en aucun cas prétendre limiter la domination anglo-saxonne. Une adaptation qualitative aux besoins potentiels d'une clientèle bien ciblée demeure quoi qu'il en soit, d'un point de vue commercial, la meilleure des stratégies.

Si les littératures française et allemande peuvent faire valoir, face au poids commercial des Anglo-Saxons la qualité et l'originalité de leurs oeuvres, les littératures nordique et méditerranéenne ne semblent pas exercer un pouvoir de séduction particulier. Sans jamais se trouver en concurrence directe, la littérature des pays nordiques d'une part (Norvège, Danemark, Finlande, Islande) et la littérature d'Espagne, d'Italie et d'Amérique Latine d'autre part sont réunies par la relative indifférence que leur vouent, pour des raisons différentes, les lecteurs suédois. Leur faible représentativité dans les ventes et les prêts de littérature est le résultat de deux évolutions inverses : tandis que la littérature nordique bénéficiait d'un environnement culturel porteur, la littérature méditerranéenne souffrait à l'origine de préjugés largement défavorables.

Cette opposition trouve une parfaite illustration dans l'histoire du Prix Nobel. La Fondation Nobel s'est en effet toujours trouvée de plain-pied avec la réalité culturelle suédoise. Qu'il s'agisse de prendre en compte les expérimentations littéraires ou de reconnaître la valeur de littératures peu familières, elle s'est généralement contentée de refléter l'état de l'opinion générale, ce qui lui a d'ailleurs valu maints reproches quant à son manque d'audace. A chaque époque, ses choix sont donc révélateurs du rapport des Suédois aux littératures étrangères.

"C'est la volonté la plus expresse du testateur qu'il ne soit fait, dans l'attribution des prix,

aucune considération de nationalité quelle qu'elle soit et que le plus digne reçoive le prix, qu'il soit ou non scandinave". En dépit de la recommandation d'impartialité qu'elle est censée contenir, cette disposition du testament d'Alfred Nobel plaçait d'emblée la littérature scandinave au premier plan. Les conséquences en ont été immédiates : la surreprésentation des auteurs scandinaves a été particulièrement flagrante dans les prix décernés au cours des deux premières décennies. Des considérations politiques peuvent certes partiellement justifier ce déséquilibre ; pendant la première guerre mondiale, la politique de neutralité de la Suède rendait en effet délicate l'attribution d'un prix qui aurait semblé favoriser l'un ou l'autre camp. Toutefois, on ne peut éviter d'y voir une forme de tropisme culturel, dont les effets se font sentir jusqu'à nos jours : en 1986, sur 85 prix, 3 avaient été décernés à des auteurs norvégiens, 5 à des suédois, 2 à des danois, 1 à un écrivain islandais et 1 à un finlandais.

C'est significativement à propos d'un auteur espagnol que la question de l'ouverture du prix Nobel à des domaines culturels et linguistiques plus éloignés s'est posée en 1922. Il s'agissait en effet pour les académiciens de choisir entre Yeats et Benavente. La nécessité de recourir aux traductions pour cette langue peu familière aux Suédois, mais surtout le sentiment de grande "étrangeté" de cet univers culturel auraient normalement suffi à justifier un rejet, n'eussent été la conscience d'une grande injustice dans la répartition géographique des prix et le souci de rétablir un semblant d'équilibre.

Aujourd'hui encore, l'"exotisme" de la culture méditerranéenne se traduit par une certaine réticence perceptible sur le marché du livre. En 1989, sont parues seulement 2 traductions de littérature portugaise et 7 de littérature italienne. Les titres traduits de l'italien révèlent l'absence d'intérêt pour la vie littéraire de ce pays, en dehors des productions des auteurs les plus connus, tels qu'Italo Calvino ou Umberto Eco.

La situation semble toutefois en voie d'amélioration pour la littérature espagnole ; on assiste depuis peu à un développement de la traduction de littérature espagnole - 15 titres en 1989 -, en relation probablement avec un intérêt croissant pour le pays lui-même et ses richesses touristiques : Barcelone est ainsi devenue depuis peu une destination fréquente des jeunes Suédois. La curiosité des Suédois pour la littérature latino-américaine a paradoxalement - compte tenu de la distance géographique et culturelle - précédé la mode espagnole. Toutefois, comme l'a montré la rapide stabilisation des ventes, le succès d'un Garcia Marquez ou d'un Vargas Llosa s'est révélé largement conjoncturel, car moins fondé sur une préférence de type culturel ou esthétique que sur un intérêt pour les événements politiques agitant à l'époque l'Amérique Latine.

Quoi qu'il en soit, la progression récente de l'apprentissage de l'italien et surtout de l'espagnol permet de présager la poursuite lente mais régulière de l'ouverture à ces cultures.

Si la connaissance de la langue est pour le succès d'une littérature étrangère un élément prédominant, la littérature nordique bénéficiait a priori pour s'imposer en Suède d'un atout essentiel. La base de l'identité nordique est en effet une communauté de langue. Le suédois est l'une des langues officielles de la Finlande. Le danois est encore parlé en Islande, autrefois placé sous domination danoise. Danois, norvégien et suédois procèdent d'une même famille linguistique ; si les différences entre les trois langues se sont ac-

crues depuis le Moyen-Age, leurs structures n'en ont pas moins conservé de nombreuses correspondances ; des emprunts similaires à l'allemand, puis au français et à l'anglais et des influences réciproques ont de plus limité la divergence de leurs évolutions. Une semi-communication peut ainsi s'établir par l'utilisation de l'"inter-scandinave", langage hybride d'où sont bannis termes difficiles et faux amis. Dans un livre consacré à l'histoire récente des pays de la région, Jean-Jacques Fol explique ainsi que les paysans suédois au début du 20ème siècle étaient plus proches par leur langue des paysans norvégiens que de la bourgeoisie suédoise. Cette opposition entre langue bourgeoise et langue du peuple est un trait commun des pays nordiques.

Cette langue de base a servi de vecteur à la "culture populaire" qui se développe au début du 19ème siècle dans l'ensemble de la Scandinavie. Fondée sur un élan mystique et la recherche d'une "authenticité nationale", appuyée sur un réseau d'"écoles populaires" visant à l'émancipation des moins favorisés, elle a donné naissance à une forme de roman populaire naturaliste, qui est le modèle de référence de la littérature nordique.

L'unité culturelle et linguistique des pays nordiques est donc une réalité historique dans laquelle prend source un fort sentiment d'appartenance. L'histoire des pays nordiques n'est pourtant pas marquée par la paix et la stabilité : des conflits domestiques se sont poursuivis jusqu'au milieu du 19ème siècle, et les frontières actuelles sont très récentes. Le "scandinavisme" apparu au 19ème siècle - c'est-à-dire l'idée d'une communauté des peuples de Scandinavie - s'est révélé une impasse : l'ambition d'une union politique fondée sur une coordination des politiques étrangères s'est en particulier soldée par un échec. A la fin du siècle, la volonté d'instaurer une coopération culturelle a pris naissance dans les universités et les associations pour la défense des traditions culturelles ; mais c'est en 1938 seulement que les premières rencontres entre ministres de la culture et de l'éducation ont eu lieu. Cette coopération s'est développée au sein du Conseil nordique créé en 1952.

L'ambiguïté de cette politique nordique du point de vue de ses rapports avec le reste de l'Europe lui donne dès l'origine un air de parenté avec la politique suédoise du livre et de la lecture ; derrière le discours officiel présentant l'héritage culturel nordique comme une partie intégrante de la culture européenne, la motivation essentiellement défensive de ces initiatives est flagrante : il s'agit avant tout de préserver l'identité nordique face aux pressions extérieures, c'est-à-dire anglo-saxonnes.

Au sein-même du groupe nordique, une relative méfiance est également perceptible face à la position hégémonique de la Suède sur le plan culturel comme sur le plan économique. Ainsi en 1946, selon Jean-Jacques Fol, 57% des Suédois se déclaraient favorables à une réforme linguistique tendant à l'intégration, contre 33% des Norvégiens seulement. La question linguistique apparaît en effet comme un enjeu fondamental de la coopération nordique : améliorer l'intercompréhension pour faciliter les échanges culturels et économiques. D'où la création d'un "Secrétariat des langues nordiques", dont la mission consiste à lutter contre l'accentuation des différences entre les langues.

Une telle ambition laisse perplexe et sceptique à la fois. De fait, le volontarisme officiel éveille peu de réactions chez les citoyens. Au début du siècle, Ibsen, Björnsson et

Strindberg étaient lus dans le texte par la bourgeoisie danoise, suédoise et norvégienne. Aujourd'hui, les lycéens suédois et danois parlent anglais entre eux ; les émissions de télévision des deux pays sont sous-titrées. Un libraire danois ne peut vendre de livres norvégiens ou suédois en langue originale, pas plus qu'un libraire suédois ne peut vendre de livres danois ou norvégiens. Il est difficile pour un lecteur finlandais de trouver en Suède de la littérature dans sa propre langue ; de même pour un lecteur suédois en Finlande. La Norvège semble faire preuve de ce point de vue d'un plus grand "civisme", ce qui s'expliquerait en partie par des considérations purement linguistiques, le norvégien se situant à mi-chemin entre le danois et le suédois.

Pour expliquer le faible écho des initiatives politiques dans le domaine linguistique, certains mettent une fois de plus en cause la présence anglo-saxonne ; comme si l'apprentissage de l'anglais pouvait être un obstacle à celui des langues des pays voisins. D'autres critiquent les moyens mis en oeuvre. Dans un article du *Scandinavian Public Library Quaterly*, Johan Fr. Heyerdahl qualifie l'apprentissage des langues nordiques à l'école de "farce" et le sous-titrage des films d'"infantile". Enfin, le prix des livres des pays voisins, lourdement taxés à l'importation, ainsi que le décalage entre le moment de la parution et celui de la vente dans les autres pays sont présentés comme des facteurs dissuasifs.

La situation de la littérature traduite n'est guère plus favorable, en dépit du soutien financier qui lui est apporté. La traduction et la publication dans chaque pays nordique des livres des pays voisins sont en effet subventionnées par le budget de la coopération culturelle. C'est la Finlande qui reçoit la part la plus importante des subventions, en raison de sa situation de bilinguisme officiel. L'aide financière est accordée à l'éditeur du titre traduit, une fois le livre imprimé et à condition qu'il soit déjà paru en langue originale. Les éditeurs se plaignent cependant qu'elle soit calculée au prorata du coût de la traduction qui, selon eux devient une part infime du coût de production total. Plusieurs articles du *SPLQ* signalent également le problème du manque de traducteurs, particulièrement sensible pour le finnois, le lapon et le groënlandais.

Au subventionnement s'ajoutent divers types d'actions : création d'un prix de littérature nordique, organisation d'une foire nordique du livre et des bibliothèques, envoi de bibliothécaires en stage dans les pays voisins pour renforcer la position de la littérature nordique dans les bibliothèques... Les bibliothèques suédoises, par des acquisitions en nombre et la publication de différentes brochures, jouent il va de soi un rôle important de promotion de la littérature nordique auprès de leurs lecteurs.

Le financement des traductions réciproques a incontestablement stimulé la dissémination de la littérature nordique dans la région ; l'accroissement du nombre de livres disponibles n'est cependant pas la garantie de leur succès. En 1985, les traductions littéraires de l'ensemble des langues nordiques ont totalisé un nombre de prêts équivalent aux seules traductions du français (800.000 prêts environ, sur un total de 25 millions de prêts de littérature). Notons que la littérature finlandaise représente à elle seule 70% des prêts de littérature scandinave traduite ou non traduite, ce qui s'explique par la présence en Suède d'une forte minorité de Finlandais parlant l'une et/ou l'autre langue.

Différentes explications sont avancées pour justifier ce faible enthousiasme des Suédois pour la littérature nordique, parmi lesquelles, une fois encore, le "phénomène de saturation" : les lecteurs seraient trop absorbés par la production nationale et anglo-saxonne pour prêter attention à celle des pays voisins. Le cercle vicieux de l'édition amplifie ce phénomène : la littérature traduite, même subventionnée, n'est pas considérée comme financièrement prometteuse par les éditeurs, qui sont de plus en plus réticents à en faire paraître ; publiés par de petits éditeurs, les nouveaux titres passent largement inaperçus. On remarque par ailleurs que c'est en Suède que la part des langues scandinaves dans les prêts de traductions littéraires est la plus faible (9%, contre 15% au Danemark, 16% en Finlande et 26% en Norvège) : la domination culturelle de la Suède sur les autres pays nordiques se traduirait par une attirance naturelle pour les "grands frères" au détriment des "petits frères" ; que répondre d'ailleurs à un Suédois posant incidemment une question sur la place de la littérature suisse ou belge dans les lectures des Français ?

De même que la communauté linguistique existe de fait, l'identité culturelle nordique est un donné ; ce qui semble faire défaut, c'est un réel désir, chez les Suédois comme chez leurs voisins, d'approfondir ces liens. La conclusion des défenseurs de la culture nordique est désabusée : créer une attirance, stimuler un besoin n'est pas du ressort d'un programme politique.

Tandis que la littérature méditerranéenne éveille en Suède un intérêt certes mineur mais spontané, la littérature nordique est ainsi portée à bout de bras sans grands résultats. L'une se trouve à l'épicentre du paysage littéraire suédois, l'autre est située sur ses marges. Elles tracent les limites d'une littérature occidentale qui inclut à l'Ouest le continent américain et dont les confins orientaux sont, avec les événements des pays de l'Est, en train de se mouvoir. La littérature des autres continents est demeurée jusqu'à présent hors du champ de vision suédois, si ce n'est comme objet d'une politique sociale consistant à fournir aux ressortissants de ces pays des livres dans leur langue. Elle n'a pas de contenu positif : c'est ce qui reste de la littérature mondiale une fois retranchées les littératures d'Europe et d'Amérique du Nord.

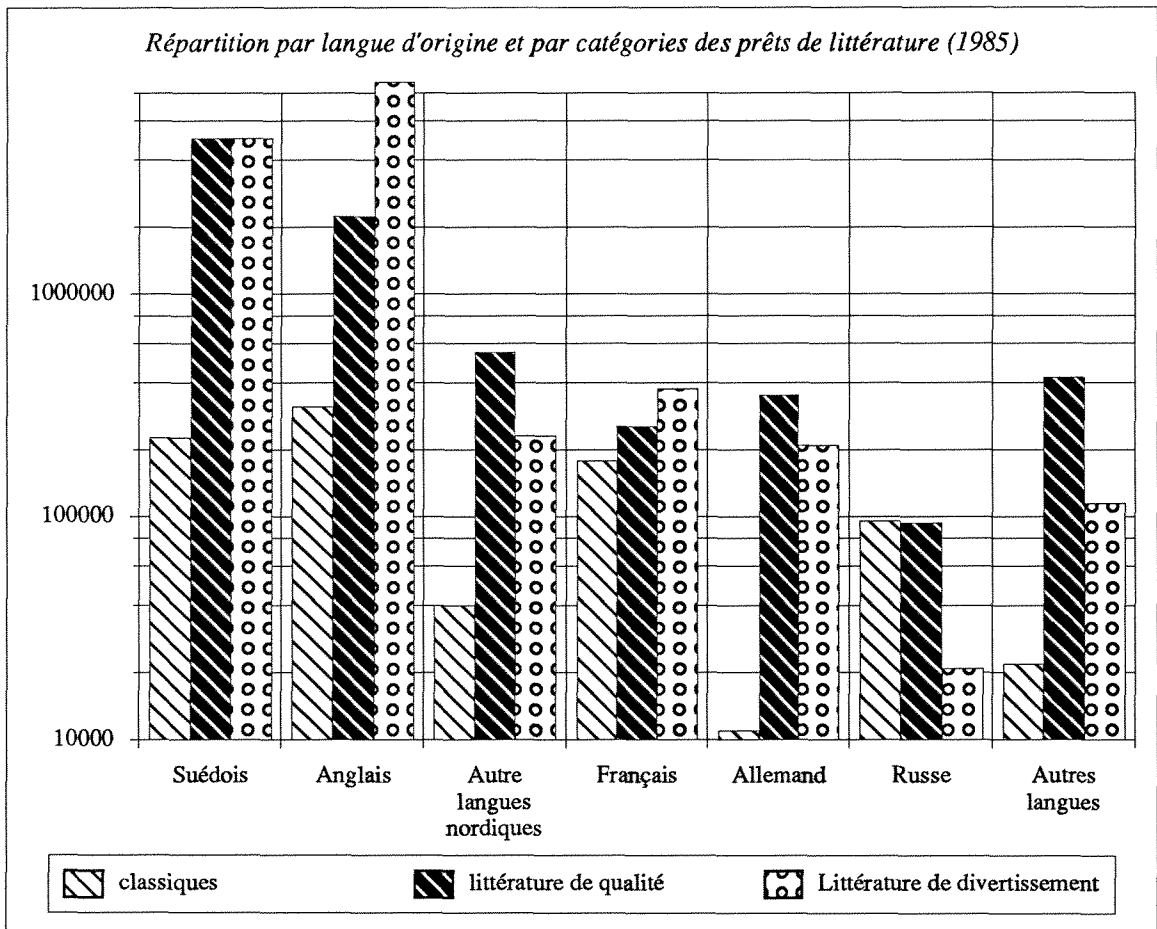
On eût pu s'attendre à ce que la présence de la Fondation Nobel favorise l'ouverture de la scène littéraire aux cultures extra-européennes ; la prudence de l'Académie freine cette ouverture - en perpétuant une image européenocentriste de la "Littérature" - plus qu'elle ne la stimule. L'Afrique est absente de la liste des Prix Nobel, l'Asie n'est représentée que par deux lauréats : Tagore et Kawabata. L'ambition originelle de la Fondation, qui consistait à couvrir l'ensemble de la littérature mondiale, l'a d'ailleurs contrainte à s'en expliquer. En 1977, Arthur Lundkvist, membre du Comité Nobel, a fait à propos des littératures africaine et asiatique la déclaration suivante :

"Ce sont des littératures qui (mis à part, en particulier, le Japon) n'ont apparemment pas atteint le niveau d'évolution (artistique, psychologique et linguistique) qui pourrait leur permettre d'avoir une importance véritable en dehors de leur contexte d'origine".

L'évolutionnisme littéraire derrière lequel s'abrite à tort Arthur Lundkvist dissimule les conditions objectives d'un couronnement : pour qu'un auteur puisse être reconnu à l'étranger, il faut que son oeuvre soit soutenue par une structure éditoriale constituée, ré-

Contrairement aux cultures africaine et asiatique trop peu familières aux Suédois, tous les grands domaines culturels distingués ci-dessus peuvent être classés de deux façons : selon leur degré de proximité à la culture suédoise et selon leur image de marque qualitative ; la légitimité culturelle étant généralement inversement proportionnelle au succès commercial. De ces deux critères toutefois, c'est l'image de marque qui est le plus discriminant : la place d'une littérature étrangère dans les ventes et les prêts est bien moins fonction de son degré d'"étrangeté" que de la qualité, du niveau de difficulté et du ou des genres littéraires qui la caractérisent aux yeux des lecteurs suédois.

Dans une étude de 1989 consacrée aux prêts de littérature étrangère (*Striden om boklån*), Yngve Lindung détermine pour chaque littérature - c'est-à-dire pour chaque langue - un "profil de prêt" selon la façon dont se répartissent ses prêts par genre ou qualité. Le tableau suivant, qui synthétise les résultats de son enquête statistique, confirme la représentation donnée plus haut du paysage littéraire suédois : une littérature anglaise dominée par les romans dits faciles et une littérature nordique et allemande par les livres dits de qualité, une littérature française répartie à égalité entre classiques et qualité d'une part, romans faciles d'autre part, une littérature russe partagée entre les classiques et les livres de qualité, le "reste" de la littérature étrangère étant principalement représentée par les livres de qualité (en raison du filtrage qualitatif et de l'absence de classiques selon les critères occidentaux) ; la place prépondérante de la littérature de divertissement dans les prêts de livres en langues étrangères s'explique quant à elle par la domination de la littérature en langue anglaise dans ces prêts.



La liste des 50 auteurs les plus empruntés dans les bibliothèques publiques en 1985 confirme, outre la bonne résistance des auteurs suédois (5 Suédois sur les 10 premiers auteurs), la coïncidence entre auteurs anglo-saxons à succès et littérature de divertissement ; l'absence d'auteurs de best-sellers tel que Jackie Collins est seulement due au fait que les bibliothèques suédoises s'interdisent d'acheter de la littérature "de kiosque". Agatha Christie, avec 627.000 prêts soit l'équivalent du total des prêts de littérature française, est absolument hors d'atteinte. On remarquera également que le seul classique représenté, Selma Lagerlöf, est situé en 40ème position.

Auteur	Nombre de prêts en mill. de vol.		
		Jenny Berthelius	110
		Olov Svedelid	109
Agatha Christie	627	Sven Delblanc	109
Evan Hunter (Ed McBain)	311	Jan Fridegard	104
Alice Lyttkens	284	Rune Pär Olofsson	101
Alistair MacLean	254	Anna Sparre	98
Lars Widding	252	Sune Lundquist (Vic Suneson)	97
Dagmar Lange (Maria Lang)	248	Victoria Holt	94
Margit Söderholm	218	Nevil Shute	92
Bernard Nordh	180	J.R.R. Tolkien	92
Per Anders Fogelström	175	Jean Bolinder	90
Georges Simenon	173	Vilhem Moberg	90
Sven Edvin Salje	169	Helmer Linderholm	90
Elsi Rydsjö	147	Bo Balderson	89
Winston Graham	143	Len Deighton	88
R.F. Delderfield	141	Selma Lagerlöf	87
K. Arne Blom	141	Birgith Sparre	83
Jan Martenson	135	Daphne du Maurier	82
Desmond Bagley	135	Arthur Hailey	79
Stieg Trenter	131	Evelyn Anthony	78
Ruth Rendell	124	Howard Fast	77
Moa Martinson	119	Ulla Trenter	77
Maj Sjöwall & Per Wahlöö	117	Patricia Highsmith	76
Anna Lorentz	114	A.J. Cronin	75
Herman Wouk	112	Hans Helmut Kirst	75
Graham Greene	110	Kerstin Ekman	74

2.1.2 Le prisme des bibliothèques

Les prêts de littérature dans les bibliothèques publiques sont ainsi le reflet fidèle du "paysage littéraire suédois" : c'est que les lecteurs rencontrent dans les fonds des bibliothèques de quoi satisfaire leurs attentes, qui sont façonnées par ces images que le marché du livre et la vie culturelle suédoise donnent des différentes littératures étrangères. Toutefois, non seulement les bibliothèques n'opposent pas de résistance à cette catégorisation, mais elles semblent même contribuer à la renforcer. Cet impact sur le rapport des Suédois à la littérature étrangère est à la mesure de leur poids dans l'activité de lecture. Elles constituent en effet le premier canal de distribution du livre en Suède : 74 millions de prêts en 1986, contre 40 à 45 millions d'ouvrages vendus. C'est grâce à la fréquentation assidue des bibliothèques que les Suédois, pour un nombre d'achats par habitant

comparable, ont deux fois plus de contacts volontaires avec les livres que les Français.

Toutefois, l'influence des bibliothèques sur l'"imagerie" littéraire suédoise ne serait pas aussi puissante si chacune menait une politique d'acquisition autonome : le "système de reliure collectif" du BTJ, en homogénéisant les collections des bibliothèques, démultiplie l'effet des choix d'acquisition et conforte les étiquettes accolées aux différents fonds de littérature étrangère.

Ainsi, le fonds de livres en français de chaque bibliothèque visitée apparaît comme une image réduite des catalogues annuels d'acquisitions en langue étrangère du BTJ : non seulement la très grande majorité des auteurs sont les mêmes - ce qui prouve la rareté du recours à des sources d'approvisionnement extérieures en dehors des plus grands établissements - mais leur importance relative en nombre de titres est également respectée.

Ce qui est vrai de la littérature en langues étrangères l'est également des traductions. La parution systématique de toutes les recensions ne change guère les données du problème : les bibliothécaires font généralement confiance à l'avis du critique. Du coup, les choix se portent massivement sur les mêmes auteurs et les mêmes titres, qui perpétuent une image figée des littératures concernées : à la prudence des éditeurs tablant sur quelques valeurs sûres s'ajoute la timidité dont fait preuve le BTJ dans ses choix de livres en langues étrangères et ses critiques de traductions. Ainsi, la liste des 8 livres en langue française du BTJ les plus achetés en 1989 brille par son conformisme :

Escarpit	<i>Meurtre dans le pignador</i>
Gardien	<i>Malgré les apparences</i>
Maupassant	<i>Une vie</i>
Prou	<i>Le temps des innocents</i>
Flaubert	<i>Madame Bovary</i>
Prou	<i>La notairesse</i>
Goldenberg	<i>La zaidé</i>
Balzac	<i>Le Père Goriot</i>

Dans un article du *SPLQ* intitulé "Emergency slaughtering of sacred cows : A method development project performed in Örebro county" (1989), Lena Skoglund, bibliothécaire, rend compte d'une expérience menée dans les bibliothèques publiques d'une région du Nord du pays, et consistant à tenter de se passer des services du BTJ - la "vache sacrée" en question - afin d'enrichir les tâches bibliothéconomiques. Du point de vue des acquisitions, l'hypothèse de départ était la suivante : l'intervention du BTJ garantit que les bibliothèques ne donnent pas la priorité à la littérature de divertissement. Au bout d'un an, les bibliothécaires se sont aperçus que leurs exigences s'étaient bien au contraire resserrées : ils évitaient en effet une bonne part de la littérature populaire anglo-saxonne non signalée par la presse.

Cependant, les bibliothèques intégrées dans le système du BTJ - c'est-à-dire la grande majorité d'entre elles - ne cherchent guère à combattre ce manque d'esprit d'innovation. Leurs acquisitions se répartissent de plus entre un nombre relativement réduit d'auteurs, du fait de l'étroitesse de l'offre éditoriale mais aussi de la tendance des bibliothécaires, pour les raisons décrites plus haut, à reporter systématiquement leurs choix sur les fi-

gures connues. Un certain nombre d'auteurs font ainsi figure d'"abonnés" des bibliothèques suédoises: en littérature française, une bibliothèque moyenne a les oeuvres complètes de Marguerite Duras et plusieurs titres de Michel Déon, Alain Gerber, Jean Cayrol, Roger Ikor, Henri Quéfellec.

En littérature de divertissement anglo-saxonne, l'effet est encore plus marqué : les 13 traductions d'Agatha Christie parues en 1985 ont été achetées par la grande majorité des bibliothèques, en plusieurs exemplaires généralement ; 73 de ses titres sont représentés dans les bibliothèques publiques.

La concentration des fonds a pour corollaire celle des prêts. Les 5 auteurs étrangers les plus empruntés font ainsi 11% des prêts de fiction et les 25 les plus empruntés font 33% des prêts. Selon Yngve Lindung, il est possible que cette tendance à la concentration se soit récemment accentuée, même si aucune enquête n'a été menée à ce sujet.

La réticence des bibliothèques au désherbage, qui, au vu des observations menées à Stockholm, semble un phénomène assez répandu, ne contribue en rien à rajeunir l'image de leurs fonds. Le vieillissement des fonds ne touche pas seulement les littératures française ou russe, mais aussi la fiction anglo-saxonne. Une lectrice américaine, interrogée à la Bibliothèque centrale, s'étonnait ainsi de la faible part des auteurs contemporains dans un fonds si important de littérature en langue anglaise.

Enfin la volonté constamment manifestée de répondre aux demandes des lecteurs se traduit parfois par une schématisation et une surestimation de leurs besoins en fonction des "clichés" déjà décrits. On remarque ainsi que sur les 85 titres de littérature les plus empruntés en 1987, les romans policiers représentent 67% des traductions présentes dans les bibliothèques mais seulement 59% des prêts.

Les fonds de langues étrangères fournissent un exemple intéressant du rôle des bibliothèques dans la reproduction de schémas statiques. Ce sont les bibliothèques qui ont créé la distinction entre langues scolaires et langues "immigrées". Cette distinction recouvre partiellement l'opposition entre littérature occidentale et littérature "extra-occidentale" - qui marque l'édition et les pratiques de lecture - en lui donnant un contenu linguistique ; elle a par ailleurs une nécessité pratique, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, elle permet de faire la part entre les langues pour lesquelles sont seulement consentis des prêts inter-bibliothèques individuels et les langues faisant l'objet de dépôts de la part des bibliothèques de comté. Elles diffèrent également par le traitement statistique qui leur est réservé : les unes sont traitées en bloc, les autres sont détaillées dans des relevés précis permettant de suivre pour chacune d'entre elles l'évolution quantitative des fonds et des prêts.

On s'aperçoit pourtant que cette opposition cloisonne de manière artificielle les fonds de littérature en langues étrangères. L'expression "langues scolaires" apparaît tout d'abord comme un abus de langage ; il est évident en effet que les livres en langues scolaires ne sont pas seulement destinés aux élèves et étudiants suédois. Pour preuve, la présence

dans ces fonds de traductions de littérature d'autres pays : le rayon de littérature en français de la Bibliothèque centrale comprend des oeuvres de Selma Lagerlöf mais aussi des titres étrangers. Le public visé ici est celui des expatriés français, que l'on cherche ainsi à familiariser avec la littérature suédoise mais aussi à distraire par un choix d'oeuvres aussi large que possible. De plus, l'appellation "langues scolaires" a sans doute une part de responsabilité dans l'assimilation de la lecture en anglais à un travail rébarbatif ; elle est en tout cas révélatrice du peu d'attention accordé par les bibliothécaires d'un pays bilingue à l'importance de la lecture d'un texte en langue originale.

Par ailleurs, l'opposition langues scolaires-langues immigrées exclut les immigrés francophones et anglophones des pays du tiers-monde ; cette maladresse est néanmoins partiellement compensée par la présence de quelques titres de littérature africaine dans le rayon de littérature en français.

Cette opposition est enfin fréquemment mise à mal par l'évolution culturelle et linguistique. Ainsi, les langues méditerranéennes, espagnol et italien, demeurent actuellement classées parmi les langues immigrées ; or, la situation de ces langues en Suède se transforme rapidement. Si la langue espagnole peut encore entrer dans cette catégorie, c'est en raison de la présence d'immigrés latino-américains ; il n'en est pas moins vrai qu'elle est de plus en plus fréquemment choisie comme langue vivante par les jeunes Suédois.

L'évolution de l'italien est bien plus radicale encore : d'un côté les Italiens parlent de mieux en mieux le suédois et lisent de moins en moins l'italien (cf p.21 le taux de rotation des livres en italien) ; de l'autre l'italien est, comme l'espagnol, en passe de devenir une langue scolaire. Or, les acquisitions de traductions restent minimales, en dépit de l'intérêt grandissant manifesté par les Suédois pour la littérature italienne : les bibliothèques n'ont pas encore pris en compte le processus qui a fait passer la culture italienne du statut de culture d'immigrés, c'est-à-dire de culture marginale, à celui de culture légitime.

Les enfants et petits-enfants d'immigrés italiens représentent également une cible potentielle pour la lecture de littérature italienne. Un tel usage de la littérature immigrée ne semble pas toutefois entrer dans la conception suédoise de l'intégration : un immigré est soit tout-à-fait étranger au pays - et doit à ce titre bénéficier d'une politique sociale et culturelle visant à l'aider à préserver son identité - soit tout-à-fait intégré et perd donc au regard de l'Etat toute visibilité sociale. La compétence linguistique, une fois reconnue, est synonyme d'assimilation culturelle ; d'où la solution de continuité entre les acquisitions de littérature en langues étrangères et celles de traductions, qui entraîne à son tour la disparition rapide de certains groupes de lecteurs du champ de vision des bibliothèques.

L'opposition "langues scolaires-langues immigrées" et les pratiques bibliothéconomiques qu'elle recouvre se trouvent ainsi en décalage avec les réalités culturelles et linguistiques ; la difficulté de certains publics à trouver leur place au sein de la bibliothèque en est la principale conséquence.

Cette formulation cependant suscite une seconde remarque : si l'appellation "langues scolaires" n'exclut pas de parler des littératures française, anglaise ou allemande, les lit-

tératures des groupes minoritaires ne sont considérées dans les bibliothèques que d'un point de vue linguistique. Il est vrai que la barrière linguistique, insurmontable ici, interdit tout contact direct avec ces littératures ; les bibliothécaires sont contraints de se fier aveuglément aux choix du BTJ, leur rôle consistant à répartir les subventions entre les différents groupes linguistiques au prorata de leur importance numérique. La fonction d'aide au public se limite à l'orientation géographique des nouveaux venus.

La situation frise l'absurde lorsque, dans un établissement comme celui de Rinkeby, le personnel admet ne pas avoir la moindre idée du contenu des 4/5èmes des ouvrages présents sur les rayonnages. Les livres sont réduits à l'état de marchandise, stockée au mètre linéaire. La frustration des bibliothécaires spécialisés est perceptible ; des stages sur les pratiques de lecture des immigrants et les littératures de leurs pays d'origine sont d'ailleurs organisés à leur intention. Toutefois, le manque de traductions restreint les possibilités de familiarisation avec ces littératures.

Au delà de cette perte de sens du travail en bibliothèque, un tel traitement mécanique des livres pour immigrants est un facteur de repli culturel. La politique éditoriale excluant les littératures extra-occidentales n'est pas seule responsable ; quelque soit l'offre disponible, l'achat de traductions n'est en aucun cas prioritaire dans la mesure où elles ne répondent pas à une demande répertoriée. Sur les rayonnages des bibliothèques, les mètres linéaires de livres en langues immigrées viennent à symboliser ces littératures aux yeux des bibliothécaires comme des lecteurs : des objets morts et non des oeuvres à découvrir. Le seul effort notable de rapprochement culturel est l'achat de littérature suédoise dans les langues immigrées.

Bien que non représentatif, le cas de la littérature finnoise est à ce titre intéressant. La minorité finlandaise de Suède est en effet réputée pour ses pratiques culturelles: les Finlandais lisent beaucoup de littérature et notamment de poésie dans leur propre langue ; tout en étant bien intégrés - beaucoup de bibliothécaires sont d'origine suédoise -, ils conçoivent leur séjour en Suède comme temporaire et n'ont de cesse d'affirmer leur identité culturelle. Lecteurs actifs, ils font pression pour que les bibliothèques réservent à leur littérature une place de choix. Du coup, le finnois fait l'objet d'acquisitions massives au même titre que les langues immigrées, bien que cette population, de par sa situation socio-économique, ne puisse être assimilée à une minorité immigrée.

On pourrait supposer que la présence de ce groupe, en contact permanent avec la population suédoise, stimule la lecture de littérature finnoise en Suède ; il s'avère en fait que les lecteurs suédois ne manifestent pas moins d'indifférence à son égard qu'à celui des autres littératures nordiques (cf tableau p.22). Un effort de promotion de cette littérature porterait certainement des fruits ; les bibliothèques se contentent cependant de mener à bien leur tâche première, c'est-à-dire la fourniture à chaque membre de cette communauté du quota de livres qui lui revient de droit. La découverte des auteurs finnois par les lecteurs suédois n'est pas un objectif prioritaire des bibliothécaires.

2.2 Culture et politique en Suède

Cette série d'observations suscite deux commentaires. D'une part la "médiation culturelle", c'est-à-dire la mise en relation des lecteurs et des livres n'est pas la préoccupation principale des bibliothécaires ; une politique de promotion des littératures étrangères du type "Belles Etrangères" n'a pas de place dans les bibliothèques suédoises. D'autre part la culture ne semble pas conçue comme un lieu d'exploration ; l'échange culturel, la découverte d'autres cultures ne sont pas des fins en soi. L'impropriété de la catégorie "littérature étrangère" pour l'analyse des pratiques bibliothéconomiques en Suède renvoie donc à la fois à la conception de la lecture publique et au rapport à la culture des Suédois.

2.2.1 "Objectif lecture publique"

"A chacun selon ses besoins", telle pourrait être la devise des bibliothèques publiques suédoises, toute connotation idéologique mise à part. A la diversité des publics doit correspondre la pluralité des fonds. Le premier rôle de la bibliothèque est donc d'offrir l'éventail le plus large possible d'ouvrages, du point de vue des thèmes traités, des genres, des niveaux de difficulté et des langues, sans aucun parti-pris esthétique ou idéologique. Cette attention constante portée à la variété des fonds place le souci de leur impact réel au second plan : l'important est moins de posséder des ouvrages touchant un public important ou actif que d'être en mesure de répondre à toutes les demandes potentielles. Ceci permet d'expliquer le manque d'évaluations affinées permettant de connaître le comportement des différentes catégories d'ouvrages, volume des prêts, taux de rotation, type de public, etc.

Viser à la plus grande diversité conduit à s'accomoder de fonds plus ou moins décoratifs ; on songe à certaines collections de livres en langues étrangères de la Bibliothèque centrale. Cette perspective place également le rajeunissement des fonds et leur mise en valeur au second rang des préoccupations des bibliothèques ; d'où en particulier l'insuffisance du désherbage et l'insignifiance des animations culturelles. Une bonne gestion de bibliothèque se mesure en termes de performances quantitatives : faire le meilleur usage possible des subventions en offrant au public le plus vaste des services les plus variés.

Dans ces conditions, le rôle du bibliothécaire consiste plus à assurer le bon fonctionnement du circuit du livre qu'à contrôler la cohérence des fonds. La définition du BTJ comme "système de reliure collectif" est à ce titre révélateur : c'est l'objet-livre et non la politique d'acquisition qui est mis en exergue. La bibliothécaire du Centre Culturel Français s'étonne ainsi que les professionnels suédois attachent si peu d'importance au travail de sélection et au contenu des livres, au point de lui demander parfois de cocher sur le *Bulletin Critique du Livre Français* les livres à acheter.

Qu'un tel parti-pris puisse paraître quelque peu paradoxal en lecture publique n'échappe pas aux bibliothécaires suédois. Tout en s'attachant à montrer les réussites du modèle suédois, Tove Persson, bibliothécaire à Malmö, a ainsi esquissé un début d'auto-critique

au congrès de l'IFLA de Stockholm :

"Il se peut que nous nous soyons trop peu préoccupés de l'allure générale de nos rayonnages et de la façon dont le stock de livres fonctionne réellement une fois qu'il est en place sur les étagères. Il est évident que les demandes potentielles ont toujours été prises en compte dans les décisions d'achats, mais ceci est fait de manière plus systématique maintenant."

De même, le rapport national sur la politique culturelle suédoise critique l'application trop rigoureuse de règles quantitatives dans les acquisitions :

"Il apparaît que le service (de livres en langues immigrées) s'est développé trop systématiquement selon des principes formulés sur une base quantitative. Ceci est maintenant mis en question, et l'on recommande que les bibliothèques de comté coopèrent avec les bibliothèques municipales pour mettre au point des plans d'acquisition s'appuyant sur le contexte local et régional."

C'est donc la mauvaise adaptation des fonds aux besoins des lecteurs dans toute leur diversité et non l'insuffisante connaissance et mise en valeur de ces fonds qui est ici en cause. Ce ne sont pas les besoins réels des lecteurs tels qu'ils se manifestent concrètement mais les besoins potentiels tels qu'ils sont anticipés qu'il s'agit d'être capable de satisfaire. Il en est ainsi pour les livres en langues immigrées : les membres d'une communauté sont autant de lecteurs en puissance auxquels est dédiée une certaine quantité d'ouvrages, dont la croissance d'année en année est déterminée a priori.

La définition des besoins est du coup tout-à-fait mouvante. C'est au nom d'une meilleure prise en compte des demandes des usagers et des besoins locaux que les bibliothécaires du comté d'Örebro se sont émancipés de la tutelle du BTJ, qui en fait pourtant lui-même l'un de ses principaux chevaux de bataille. D'un côté comme de l'autre toutefois, l'on ne paraît avoir conscience du rôle joué par la bibliothèque dans la création, le développement et l'évolution de ces besoins.

La satisfaction des besoins exige, outre la fourniture de livres en langues étrangères, la présence massive de titres correspondant aux genres les plus demandés. Ainsi, la bibliothèque doit proposer une offre abondante de romans policiers, puisque tel est le genre le plus populaire. Un roman à la mode sera acheté en plusieurs exemplaires pour répondre à la demande du plus grand nombre. Les critères censés présider aux choix des lecteurs - genre, niveau de difficulté, nom de l'auteur, thème traité - guident les acquisitions ; la représentativité d'un auteur étranger dans son pays d'origine, l'équilibre entre les différents domaines culturels et linguistiques représentés dans les fonds de littérature ne sont en aucun cas discriminants.

Seuls les présentoirs d'ouvrages et les brochures publiées par le BTJ et les bibliothèques permettraient de donner une vision d'ensemble d'une littérature étrangère, disséminée entre plusieurs sections de la bibliothèque et non identifiable sous les "reliures BTJ". On remarque toutefois qu'ils n'ont pas ici pour fonction d'orienter le lecteur vers des oeuvres peu familières, mais de l'aider à trouver ce qu'il cherche : un roman d'aventure, un

thriller, une grande saga...

Le BTJ publie chaque année une bibliographie de romans en suédois classés par thème et par genre (*Lästips fran A-Ö*). Si les traductions et les romans suédois sont distingués par les lettres qui les désignent dans la classification (Hc pour la littérature suédoise, Hce pour les traductions), la nationalité des auteurs n'est jamais précisée en cas de traduction : telle n'est pas en effet la manière dont s'expriment spontanément les besoins des lecteurs.

2.2.2 *La culture encadrée*

Cette conception pragmatique de la lecture publique rapproche étrangement les bibliothèques des canaux commerciaux de distribution du livre : ce souci d'adaptation systématique aux besoins de la "clientèle" est en effet partagé par les éditeurs et les libraires. L'impératif de la "performance quantitative" auquel sont soumises les acquisitions dans les bibliothèques prend ici la forme d'un impératif de rentabilité. C'est toutefois une même image de la culture qui s'impose : non pas un champ régi par des règles spécifiques, mais une production destinée à satisfaire des consommateurs.

Du côté de la demande, la culture, outre sa fonction de divertissement, peut servir diverses motivations. L'un des moteurs de la "lecture-plaisir" en Suède est la volonté d'être de plain-pied avec l'actualité. On sait l'impact du Nobel ; les grands prix littéraires étrangers sont également bien connus des lecteurs suédois et sont souvent un critère déterminant dans le choix d'un livre. Le succès des prix littéraires est partiellement dû à la dimension d'événement que leur donne la couverture de presse. La faiblesse de l'offre éditoriale fait du succès d'un roman un sujet d'actualité commenté par la presse, et repris et amplifié par les librairies et les bibliothèques : les vitrines des librairies comme les panneaux et les présentoirs des bibliothèques accordent une place de choix aux prix littéraires et aux romans adaptés au cinéma. Si l'auteur se révèle être un personnage médiatique, un tel phénomène de mode littéraire peut prendre des dimensions insoupçonnées ; en 1990, un nouveau roman devenu best-seller a hissé Jan Guillou au rang de figure nationale.

L'actualité politique peut également être un ressort de l'intérêt des Suédois pour un auteur ou la littérature d'un pays. Dans les années 70, l'indignation soulevée par la dictature de Pinochet a largement contribué au succès de la littérature latino-américaine ; aujourd'hui, les événements d'Europe de l'Est mettent les auteurs de ces pays sous le feu des projecteurs.

Ce sont ainsi des faits de mode ou d'actualité qui permettent de rendre compte des changements d'équilibre entre littérature suédoise et littérature étrangère dans les ventes et les prêts, et non une quelconque évolution des goûts littéraires.

Pourtant, l'observation des bibliothèques et des faits de la vie culturelle met à jour une conception symétrique et contradictoire du rôle de la culture dans la société suédoise. Ainsi, bien que prétendant satisfaire tous les besoins des lecteurs, les bibliothèques se refusent à acheter de la littérature de kiosque : on ne trouvera jamais dans une bibliothè-

que suédoise des titres de Jackie Collins, Sidney Sheldon ou Judith Krantz. C'est que, aux dires de Tove Persson, "la question de la qualité est très débattue dans les pays nordiques, alors que l'on ne s'y intéresse guère ailleurs" (sic). Le thème favori de la politique culturelle est, comme nous l'avons vu, la lutte contre le commercialisme et la défense d'une "culture de qualité". La question de la limite entre littérature commerciale et littérature de qualité qui, une fois tranchée, mettrait nécessairement en relief la contradiction entre le service du public et l'imposition d'une certaine idée de la culture, est cependant plus ou moins habilement esquivée :

"Il n'y a pas de ligne de démarcation nette entre l'art de bon niveau et la culture populaire. La politique culturelle sert à veiller à la diversité et à la qualité de la création artistique et a pour objectif de permettre à tous les habitants de se trouver confrontés à l'art au sens noble du terme." (*Vie et politique culturelles*, Feuillet de documentation sur la Suède, Institut Suédois).

Cet accent sur la "qualité" entre dans la perspective de la démocratisation culturelle, qui est le fondement d'une politique culturelle très marquée par l'empreinte de la social-démocratie : mettre à la portée de tous le meilleur de la production culturelle. En Suède comme dans tous les pays nordiques, la culture et la littérature en particulier ont une fonction de formation et d'information du peuple ; la filiation entre bibliothèques et cercles d'étude est significative. D'où le développement d'un modèle de littérature accessible et exemplaire, véhiculant un certain nombre de valeurs : la littérature "prolétarienne".

La conception actuelle de la littérature en Suède, telle qu'elle ressort des discours officiels de politique culturelle et des critiques qu'en font certains intellectuels suédois, a largement hérité de ce modèle.

La littérature de qualité doit être exempte de toute forme de provocation, qu'il s'agisse de "pornographie" ou d'extrémisme politique. Elle doit lutter contre l'individualisme et favoriser si possible l'intégration sociale ; on pense ici à la phrase d'Olof Palme à propos de l'éducation : "On ne va pas à l'école pour parvenir à un résultat personnel, mais pour apprendre à fonctionner en tant que membre du groupe." La littérature de valeur est non élitiste. Si les grands classiques étrangers sont considérés comme devant faire partie du bagage culturel d'un Suédois, on remarque une tendance à ne traduire que les textes les plus aisés ; le souci d'éviter les textes prétendument trop difficiles explique, selon Jan Myrdal, qu'il n'ait pu bénéficier d'aucune aide officielle pour la publication des oeuvres complètes de Balzac en traduction.

A ces éléments s'ajoute un critère politique : les livres publiés en Suède vont rarement à l'encontre de l'idéologie dominante caractérisée par un néo-marxisme encore prégnant. Selon Roland Huntford, c'est parce qu'il était jugé trop critique vis-à-vis du régime cubain que le livre de René Dumont, *Cuba est-il socialiste*, n'a pas été traduit. La coloration progressiste de l'édition en Suède se perçoit également aux thèmes favoris de la littérature suédoise : écologie, racisme, sexe, féminisme, conditions de travail... Les choix de la traduction portent également cette marque. On songe à la présence dans toutes les bibliothèques des romans *Le voyage à Paimpol* de Dorothe Letessier et *Elise ou la*

vraie vie de Claire Etcherelli.

Selon Anita Bräck, auteur d'un article du *SPLQ* consacré à la politique d'acquisition des bibliothèques, on est passé d'un puritanisme de droite excluant sexe, violence et extrémisme de gauche au début des années 60, à un néo-puritanisme excluant le conservatisme de droite et imposant certains thèmes jusqu'alors tabous : un livre pour adolescents doit parler de sexe ou de racisme. L'ouverture aux problèmes sociaux est conçue comme l'une des fonctions essentielles de la littérature.

Les subventions à la publication de "littérature de qualité" suédoise et de traductions, dont on sait le caractère vital pour les éditeurs suédois, permettent à l'Etat, sans que l'on puisse parler d'une véritable censure, d'apposer un filtre sur la plus grande part de la littérature publiée en Suède. Tout en reflétant les valeurs dominantes de la société suédoise, ce modèle littéraire est le produit d'une politique culturelle soumise à des objectifs socio-politiques. Le principal critère d'appréciation d'une oeuvre d'art est non le brio ou la créativité qui s'y exprime mais son degré d'utilité sociale.

Cet encadrement politique de la culture s'exprime avec puissance dans l'attitude de l'Etat à l'égard des intellectuels. Selon Jan Myrdal et Jean-Jacques Fol, on assiste à une "fonctionnarisation" progressive des écrivains, vivant de subventions et de prix littéraires locaux, et fédérés au sein du "Författarcentrum", le centre des écrivains. Roland Huntford fait remarquer l'absence de disidence : les intellectuels pour la plupart soutiennent volontairement l'Etat, et les "déviant" sont réintégrés en douceur.

Satisfaction systématique des besoins du public d'un côté, imposition d'une conception de la culture de l'autre, ces deux objectifs apparemment irréconciliables sont les deux pôles entre lesquels oscille la politique culturelle suédoise.

Dans les bibliothèques, un discours pragmatique permet généralement d'esquiver ce débat. Un article du *SPLQ* intitulé "Purchasing policy at the libraries. Two Swedish attitudes" (1975) montre cependant l'étendue des divergences qui séparent les "prescripteurs" des "diffuseurs". Selon les premiers, la responsabilité des bibliothèques du point de vue de la qualité de l'offre est d'autant plus grande qu'elles s'efforcent d'attirer de nouveaux publics : on est ici dans le discours de la démocratisation culturelle. De même que l'Etat soutient la création littéraire, la bibliothèque doit oeuvrer en faveur de la littérature de qualité, dans un contexte où l'offre commerciale est envahie par la littérature de kiosque. Les "diffuseurs" quant à eux mettent en cause les critères prétendument objectifs de la littérature de qualité, et conçoivent la bibliothèque comme le lieu où chacun peut se former librement une opinion sur la société, grâce au choix le plus large possible d'ouvrages.

L'apparence composite, pluriforme, voire même l'incohérence des fonds de littérature est le résultat de cette antinomie. D'où les commentaires contradictoires sur l'offre des bibliothèques, dont Tove Persson se fait l'écho :

"Certains usagers des bibliothèques et journalistes prétendent que les bibliothèques font preuve de snobisme et exercent une censure, et que chacun devrait pouvoir trouver ce qu'il souhaite dans une bibliothèque. D'autres, auteurs, intellectuels et journalistes encore, affirment que les bibliothèques sont en fait commerciales et populistes, et qu'elles échouent dans leur tâche de promotion de la littérature sérieuse et des auteurs originaux. Lorsque Jackie Collins a été invitée à la Foire du livre et des bibliothèques à Göteborg, vous imaginez le débat sans fin que sa venue a provoqué dans nos journaux."

Ces deux conceptions irréductibles ont pourtant un point commun : celui de soumettre la culture à des fins extérieures à elle-même. Que l'on vise des performances quantitatives - nombre de prêts, nombre de ventes - ou des objectifs politiques et sociaux, l'on met en oeuvre une conception instrumentaliste de la culture. Dès lors, toute pratique bibliothéconomique partant d'une réflexion sur la culture et visant des objectifs proprement culturels - introduire des auteurs de cultures éloignées, faire connaître des aspects inconnus d'une littérature étrangère - apparaît comme dénuée de sens. La littérature étrangère dans les bibliothèques suédoises représente non pas une production culturelle à promouvoir dans toute sa diversité mais d'une part une série de besoins répertoriés - littérature en langues scolaires, littératures en langues immigrées, grands classiques français et russes, policiers anglais et américains, etc. -, et d'autre part, au même titre que la littérature suédoise, un moyen de divertir ou de former, dans le respect des valeurs nationales.

Conclusion

Le constat de l'inadéquation d'une réflexion de nature culturelle pour traiter des pratiques et des politiques suédoises en matière de littérature étrangère n'est pas le résultat d'une découverte tardive. Le sentiment de construire une problématique décalée par rapport à la réalité des bibliothèques suédoises a été persistant au cours de ces deux mois d'observations et d'entretiens.

La nature du thème choisi n'est certes pas étrangère à ce sentiment : le travail de collecte des données s'apparentait ici à l'assemblage des morceaux d'un puzzle. Toutefois, la perplexité des bibliothécaires interrogés sur leurs critères d'acquisition, le manque de statistiques permettant de mesurer l'impact des fonds, l'incapacité de nombreux lecteurs à réfléchir sur leurs propres pratiques de lecture étaient autant d'obstacles à la quête d'informations et surtout autant d'indices d'un désintérêt pour ce type d'approche.

Plutôt que de transformer le sujet de manière à le faire coller de plus près aux préoccupations suédoises, l'idée s'est imposée de faire de cette difficulté-même un objet de réflexion.

L'impossibilité de dégager, à partir des pratiques des lecteurs et des bibliothécaires, une vision cohérente de la littérature étrangère en Suède renvoyait à la fois au pragmatisme résolu de la lecture publique et à une conception fortement utilitariste de la culture. Ces grands traits de "l'idéologie culturelle" suédoise ont permis à leur tour de mettre en perspective un certain nombre de faiblesses - fonds vieilliss et décoratifs - mais aussi de contradictions perçues dans le traitement et l'usage des fonds de littérature étrangère : contradiction entre l'objectif de démocratisation culturelle et le fossé séparant culture d'élite et culture populaire, entre la lutte contre le commercialisme et le réductionnisme de la politique d'acquisition de littérature anglo-saxonne, entre l'impératif d'adaptation aux besoins des lecteurs d'un côté, et le crédo de la qualité et la défense de la littérature scandinave de l'autre.

Si ces développements ont peut-être eu le tort de trop porter l'accent sur les failles du modèle, rappelons qu'ils prennent tout leur sens au regard de la situation extrêmement favorable de la lecture publique en Suède : des lecteurs nombreux, des établissements bien pourvus, intégrant tous les types de publics, et jouant un rôle-clé dans la vie culturelle suédoise. C'est ainsi le contraste entre l'abondance des fonds de langues étrangères et leur faible taux de rotation qui a conduit à s'interroger sur les critères guidant ces acquisitions.

Actualiser les acquisitions en introduisant notamment des auteurs contemporains novateurs serait peut-être le moyen de ranimer l'intérêt des lecteurs pour certains fonds endormis et de satisfaire d'autant mieux leurs attentes : ce n'est pas porter un jugement de valeur sur la conception suédoise de la lecture publique que de pointer les faiblesses de la politique d'acquisition. Le pragmatisme n'est pas condamnable en soi et la médiation culturelle n'est pas la priorité de toutes les politiques : le relativisme des valeurs demeure le principal enseignement des relations interculturelles.

Bibliographie

1. LITTERATURES, FONDS ET LIVRES ETRANGERS

1.1 L'offre

1.1.1 Les bibliothèques

1.1.1.1 Cadre général

- HARRISON, K.C.. - *Libraries in Scandinavia*, 2èd. - André Deutsch, 1969. - 288p.

L'ouvrage de référence sur les bibliothèques scandinaves (publiques et de recherche) des années 60. Le réseau suédois fait l'objet d'une description très élogieuse : la rationalisation sans l'uniformisation.

- LINDMAN, Thomas. - *Libraries in Sweden*. - Stockholm : The Swedish Institute, 1990

Présentation du système des bibliothèques suédoises : bibliothèques scolaires et de recherche et bibliothèques publiques. Quelques indications utiles sur le fonctionnement du Btj et la politique en faveur des immigrés.

- OSTLING, Erik. - The libraries and the information explosion : The example of Sweden. In : *SPLQ*, vol. 11, n°1, 1978

Cet article témoigne du changement d'orientation des bibliothèques publiques à la fin des années 70 : de centres culturels, elles deviennent centres d'information au service de la formation pour adultes, de l'enseignement supérieur, des syndicats, mais aussi des élus et des citoyens qui, dans le cadre de la démocratisation de la société, ont des besoins croissants en information sociale et en documents officiels.

- OTTERVIK, Gösta, HJELMKVIST, Bengt. - Libraries in Sweden. In : *Encyclopaedia of library and information science*, vol. 29, 1980

Bon article replaçant le système actuel - et notamment la structure hiérarchisée bibliothèques municipales-bibliothèques de comté-centres de prêt - dans une perspective historique et géographique.

- STATENS KULTURRAD. - *Bibliothèques publiques en Suède : 1979*. - Institut Suédois, 1979. - 26p.

Rapport du Conseil national pour les affaires culturelles. Un tableau nuancé du réseau des bibliothèques suédoises, faisant la part des points faibles du système.

- THORAUGE, Jens. - *New trends in Scandinavian public libraries*. - Ballerup : Danish Library Bureau, 1988. - 125p.

L'auteur dégage dans l'évolution et les politiques actuelles des bibliothèques publiques de grandes tendances communes à toute la Scandinavie : construction volontariste d'un solide réseau, démocratisation culturelle et recherche de nouveaux publics, respect de la liberté intellectuelle. Il manque le regard critique de l'observateur extérieur.

- THOMAS, Barbro. - The Swedish public libraries on the threshold of the 90s. In : *SPLQ*, vol.23, n°1, 1990

Regard rétrospectif sur les changements structurels vécus par les bibliothèques suédoises ces trente dernières années. L'auteur s'interroge sur la chute des prêts (en ce qui concerne la fiction, en particulier) depuis 1984, et voit avec optimisme s'amorcer une période de développement ralenti du réseau.

- THORSSTENSON, Gunlög. - Have we chosen the right way of serving the public ? In : *SPLQ*, vol.16, n°1, 1983

L'élargissement du public est plus que jamais à l'ordre du jour. L'auteur réaffirme la nécessité d'aller vers le lecteur au lieu de vouloir lui imposer le bon livre, et raconte une expérience de familiarisation des associations locales avec la bibliothèque.

- VIIRMAN, Ants. - Public libraries and adult education in Sweden. In : *SPLQ*, vol. 16, n°1, 1983

La fusion des bibliothèques de cercles d'étude a débouché sur une rupture des liens privilégiés entre bibliothèques et mouvements d'éducation populaires. L'auteur présente les voies par lesquelles la coopération entre ces deux institutions redémarre au début des années 80.

1.1.1.2 Acquisitions et prêt entre bibliothèques

- PERSSON, Tove. - Buying media for everyone : Public library acquisition in Scandinavia. In : *56th IFLA General Conference*, Stockholm, 1990, Booklet 5
Intéressante intervention d'un bibliothécaire de Malmö sur les acquisitions dans les bibliothèques scandinaves. Outre quelques informations sur l'organisation des achats et de la chaîne du prêt entre bibliothèques et sur les services proposés aux immigrés, l'auteur rapporte avec honnêteté les débats agitant les bibliothèques autour de la question de la qualité des oeuvres de fiction. L'impératif de la satisfaction des besoins individuels se trouve ici réaffirmé avec force.
- SANNER, Erik. - Universal Availability of Publications in Sweden. In : *SPLQ*, vol.15, n°4, 1982
Fonctionnement du prêt inter en Suède : hiérarchie des recours, origine des emprunts à l'étranger, taux de dépendance vis-à-vis des pays voisins.
- SKOGLUNG, Lenn. - Emergency slaughtering of sacred cows : A method development project performed in Örebro county. In : *SPLQ*, vol. 22, n°4, 1989
Une expérience d'acquisition en dehors du circuit du Btj.
- SKÖLD, Birgitta. - Bibliotekstjänst - A presentation. In : *SPLQ*, vol. 14, n°4, 1981
Objectifs, activités et fonctionnement de l'institution centrale du réseau de bibliothèques publiques suédoises.
- SKÖLD, Birgitta. - Central book acquisition service in Scandinavia. In : *SPLQ*, vol. 8, n°3, 1975
L'auteur décrit l'évolution du Btj, et en particulier les efforts pour diminuer l'arbitraire des critiques et le caractère prescriptif du système.
- VIIRMAN, Ants, BRÄCK, Anita. - Purchasing policy at the libraries. Two Swedish attitudes. In : *SPLQ*, vol. 8, n°3, 1975
Illustration du débat entre "prescripteurs" et "diffuseurs".

1.1.1.3 Les fonds étrangers

- LINDUNG, Yngve. - Lanen, författarna, pengarna : om folk-och skolbibliotekens utlåning av skönlitteratur. - Stockholm : Dokumentation Information Kultur-förbundet, 1989. - 42p.
Etude de référence en matière de prêts de littérature, elle consacre à la littérature traduite la place qui lui revient dans les prêts. S'appuyant sur un travail de collectage de données chiffrées, elle met notamment en évidence la concentration des prêts sur un nombre réduit d'auteurs et l'incidence de la catégorie littéraire et de la date de publication sur les choix des lecteurs.
- STATENS KULTURRAD. - *Det mangespråkiga biblioteket : Invandrades och språkliga minoriteters litteraturförsörjning*. - Statens Kulturråd, 1986
"La bibliothèque multilingue" : importance et traitement des langues étrangères dans les bibliothèques publiques. L'accent est porté sur les services aux immigrés, avec une description précise du système de dépôts et de prêt entre bibliothèques. La présence de nombreux tableaux statistiques en fait un document précieux.

1.1.2 Le marché du livre

- CORVELLEC, Hervé. - Comparaison Suède-France de l'économie du secteur du livre. In : *Cahiers de l'économie du secteur du livre*, n°2, 1989
Excellent article rassemblant de nombreuses données statistiques sur le marché du livre en Suède, les aides officielles, les échanges extérieurs et les canaux de distribution ; les données françaises fournissent d'utiles points de comparaison.
- GARCIA, Daniel. - La solitude suédoise du livre français. In : *Livres Hebdo*, n°24, 15-06-1987
A propos de la décision de l'unique distributeur de livres français en Suède de ne plus fournir les librairies : quelques précieuses remarques sur la présence de la littérature française en Suède.
- Le marché du livre en Suède. - *FD*, novembre 1984

1.2 La demande

1.2.1 La littérature générale

- ESKOLA, Katarina. - Literacy and the reading of books : The nordic countries, Europe, the world. In : *SPLQ*, vol. 22, n°2, 1989

Quelques chiffres récents en matière d'édition et de pratiques de lecture : au cours des années 80, l'intérêt pour la lecture n'a cessé de croître dans les pays nordiques, qui se trouvent toujours dans le peloton de tête pour le nombre de titres publiés par habitant.

- HJELMQVIST, Bengt. - Reading habits and library experiments in Sweden. In : *SPLQ*, vol. 6, n°1, 1973

1.2.2 La littérature étrangère

- LINDUNG, Ynve. - Striden om boklanen. In : *Statens Kulturrad Informerar*, n°1, 1989

Etude sur les prêts de littérature dans les bibliothèques publiques fournissant notamment des informations essentielles sur l'importance respective des différentes langues et catégories littéraires.

- STATENS KULTURRAD. - *Boken-en oversikt II-II*. - Stockholm : Statens Kulturrad, 1988-1989

Rapport annuel du Conseil national pour les affaires culturelles sur la situation du livre en Suède : une bonne source statistique pour les prêts de littérature étrangère.

2. LA SUEDE ET LA CULTURE ETRANGERE

2.1 Un contexte favorable à l'ouverture culturelle

2.1.1 Politique étrangère

- ASTRÖM, Sverker. - *La politique de neutralité de la Suède*. - Institut Suédois, 1985. - 24p.

Extraits d'une conférence donnée par un ancien secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères: le discours officiel sur la neutralité. On y perçoit notamment le souci permanent de l'indépendance du pays, mais aussi l'attention aux évolutions économiques (internationalisation croissante) et politiques en Europe.

- GRAS, Alain, SOTTO, Richard. - *La Suède et ses populations*. - Paris : Ed. Complexe, 1981. - 197p.. - (Pays et populations)

Ouvrage de synthèse qui présente notamment l'intérêt de mettre en évidence les grands traits socio-culturels de la société suédoise (puritanisme, idée nationale, omniprésence du contrôle administratif, ...) et les déterminants de sa politique extérieure.

- JACOB, Alain. - La Suède confiante en l'Europe. In : *Le Monde*, 1963

Arguments favorables et défavorables à l'adhésion de la Suède à la CEE, au début des années 60.

- SÖDER, Karin. - Il n'y a qu'une option : nous entraider. In : *Suède : La réforme permanente*. - Stock, 1977

Un ancien ministre des affaires étrangères reprend le discours sur la "neutralité active" : la Suède a une responsabilité internationale, de par la marge d'action que lui confère son indépendance politique.

2.1.2 Histoire culturelle

2.1.2.1 Le Nobel

- ALMHULT, Arthur. - *The Swedish Academy and the Nobel Prize in literature*. - Stockholm : Svenska Akademien, 1972

Historique et processus de désignation des lauréats. L'auteur reconnaît la partialité scandinave dans les premières années d'existence de la Fondation Nobel.

- ESPMARK, Kjell. - *Le prix Nobel : Histoire intérieure d'une consécration littéraire*. - Balland, 1986

Naissance et évolution d'une institution suédoise à compétence et à autorité internationale, par un historien suédois tout acquis à sa cause.

- GYLLENSTEN, Lars. - *Le prix Nobel de littérature*. - Stockholm : Académie Suédoise, 1981

Porte l'accent sur le travail d'investigation du Comité Nobel et reprend le discours officiel sur l'"univer-

salité", "l'actualité" et la "qualité" du prix.

2.1.2.2 Relations avec l'étranger

- BASTIDE, François-Régis, FARAMOND, Guy de. - *Suède*. - Paris : Ed. du Seuil, 1974. - 122p. - (Petite Planète)

Discours impressionniste sur la société suédoise ; d'intéressantes notations sur le rapport des Suédois à la culture et à la littérature étrangère en particulier.

- BOYER, Régis. - Suède. La littérature. In : *Encyclopaedia Universalis*, vol.15, 1975. - pp.499-501

Introduction à l'histoire de la littérature suédoise ; où l'on voit la portée de l'influence étrangère (française, allemande, anglaise, danoise...) dans la constitution d'une tradition nationale.

- LUNBERG, Gunnar W. - Ce que la Suède doit à la France. In : *Suède-France*, n°1, 1961

Panégéryque du génie français gardien de l'héritage gréco-romain ; et mise en évidence de son influence sur la culture suédoise, par le fondateur de l'Institut Tessin et conseiller culturel de l'Ambassade de Suède à Paris.

2.1.2.3 Les relations avec les pays nordiques

- FOL, Jean-Jacques. - *Les pays nordiques aux XIXème et XXème siècles*. - PUF, 1978. - 327p. - (Nouvelle Cléo)

Histoire et problèmes actuels des pays nordiques. De très intéressantes remarques sur l'appartenance culturelle scandinave et notamment sur la notion de "culture populaire" et la question des langues au XXème siècle.

- HANSEN, Erik. - Language and identity in Scandinavia. In : *SPLQ*, vol. 16, n°2, 1983

Démonstration de l'existence de fait d'une communauté culturelle scandinave.

- HEYERDAHL, Johan Fr. - Nordic literature : Myth and reality. In : *SPLQ*, vol. 16, n°2, 1983

Les obstacles à la diffusion de la littérature nordique en Scandinavie.

2.2 Une politique culturelle ambivalente

2.2.1 La politique culturelle suédoise

- FABRIZIO, Claude. - Culture pour tous : une option irréversible. In : *Suède : La réforme permanente*. - Stock, 1977

Article louangeur - écrit par un Français - sur la démocratisation culturelle à la suédoise.

- FURHOFF, Lars. - *Les politiques de la communication en Suède*. - Paris : Presses de l'UNESCO, 1975. - 80p.

Etude réalisée dans le cadre d'un programme de l'UNESCO dans le but de rassembler des informations sur l'histoire, la structure et l'évolution des médias, ainsi que sur les modes d'intervention de l'Etat.

- HULTEN, Olof. - *Mass media and State support*. - Institut Suédois, 1984. - 61p.

Description à grands traits de la structure des différents médias (dont le livre) et des formes de soutien de l'Etat.

- *National cultural policy in Sweden : Report of a European group of experts*. - Council of Europe, 1990. - 187p. - (National cultural policy reviews programme)

Rapport d'un groupe d'experts européens sur la politique culturelle suédoise basé partiellement sur le rapport suédois mentionné à la page suivante. Plus qualitatif que ce dernier, il reste cependant d'une neutralité quelque peu paradoxale, si l'on considère les efforts d'auto-critique dont ont fait preuve les évaluateurs suédois.

- NILSSON, Nils Gunnar. - *Swedish cultural policy in the 20th century*. - Institut Suédois, 1980. - 96p.

Historique de la politique culturelle suédoise et présentation de chaque grand domaine artistique et des efforts gouvernementaux pour remédier aux problèmes qui s'y posent : ainsi dans le champ littéraire, la baisse du nombre de titres de fiction produits chaque année, et la part déclinante de la littérature de qualité.

- ÖSTLING, Erik. - The book and the library in cultural policy. In : *SPLQ*, vol. 18, n°2, 1985

Cet article confirme l'importance centrale de la bibliothèque en Suède comme outil de la politique de soutien à la littérature et de la politique culturelle en général. Présente un bilan positif du fonctionnement du système d'aide à la production littéraire.

- SWEDISH MINISTRY OF EDUCATION AND CULTURAL AFFAIRS. - *Swedish State cultural policy : Objectives, measures and results*. - Council of Europe, 1990. - 382p.

Rapport sur la politique culturelle suédoise par un groupe de travail suédois, dans le cadre d'un programme d'évaluation des politiques culturelles nationales mené par le Conseil de l'Europe. Excellent ouvrage de référence, donnant un tableau général et chiffré des politiques sectorielles, mais aussi des pratiques culturelles des Suédois. Ces informations sont accompagnées de commentaires extrêmement précieux sur les relations culturelles de la Suède avec l'étranger et sur les pratiques de lecture.

2.2.2 Les priorités

2.2.2.1 Les immigrés

- LITHMAN LUNDBERG, Eva. - *Immigration and immigrant policy in Sweden*. - Institut suédois, 1987? - 70p.

La publication de cette brochure prouve s'il en était besoin toute l'importance qu'accorde le gouvernement suédois à sa politique vis-à-vis des immigrés ; politique marquée par de nombreuses mesures anti-discriminatoires et le souci du respect des cultures minoritaires.

- ÖSTLING, Erik. - And to enable us to enrich our cultural and social life. In : *SPLQ*, vol. 4, n°3/4, 1971

Cet article montre la prise de conscience progressive par les bibliothécaires du rôle-clé de la bibliothèque dans l'intégration des immigrés.

- SANDBLAD, Helena. - Swedish public library service for immigrants. In : *SPLQ*, vol. 7, n°4, 1974

Description de l'évolution de la politique vis-à-vis des immigrés et insistance sur les résultats positifs de cette politique volontariste.

2.2.2.2 Le scandinavisme

- HELLMAN, Gunilla. - How should Nordic literature be exported ? In : *SPLQ*, vol. 16, n°2, 1983

L'auteur évoque la situation dominée des petits groupes linguistiques désarmés dans la compétition littéraire internationale et envahis par la production des groupes majoritaires.

- HULDEN, Lars. - Book publication and national borders in Scandinavia. In : *SPLQ*, vol. 16, n°2, 1983

Présentation du système d'aide à la littérature nordique, qui contribue à stimuler la diffusion sans pour autant accroître radicalement les ventes.

- WIEGAARD, Hellen. - Libraries they are a-changing : The Nordic book and library fair, 1987. In : *SPLQ*, vol. 21, n°1, 1988

Une manifestation inter-nordique faisant une place de plus en plus importante à l'édition étrangère, et notamment à la littérature anglo-saxonne.

2.2.3 La culture selon les Suédois

- BLOCK, Eskil. - Un zoo bien entretenu : L'intellectuel en Suède. In : *Suède : La réforme permanente*. - Stock, 1977

Tableau critique voire sarcastique de la scène culturelle et intellectuelle suédoise.

- FARAMOND, Guy de. - Un pays totalitaire ? Réponse à Roland Huntford. In : *Suède : La réforme permanente*. - Stock, 1977

Tout en critiquant la violence et parfois la mauvaise foi des propos de Roland Huntford (référence suivante), Guy de Faramond reconnaît la justesse de certains de ses observations, et notamment la pauvreté de la vie intellectuelle suédoise, faute de tolérance vis-à-vis des penseurs "dissidents".

- HUNTFORD, Roland. - *Le nouveau totalitarisme : Le paradis suédois*. - Fayard, 1975. - 251p.

Correspondant britannique de *The Observer* en Scandinavie, Roland Huntford s'emploie à démonter l'image idyllique que la Suède revêt aux yeux de l'étranger. Au delà de son caractère souvent caricatural, ce livre, haï en Suède, a le mérite de rompre avec les descriptions lénifiantes et d'inciter à la réflexion.



* 9 5 5 8 7 9 3 *